

agrimuse

Le courrier des musées d'agriculture et du patrimoine rural

AFMA

Septembre 2009 - Avril 2010 > 9/10

Dossier :

La faux, l'atelier et la dailhade

Missions et options pour le développement des musées d'agriculture dans le monde contemporain

Le Musée du Pays de Der,
l'Écomusée du Montmorillonais,
le Musée national d'agriculture
de Pologne





Fabrication d'une faux à Pont-Salomon : le platineur, dit le « Seigneur ». Photographie de Gérard Percicot, 1996.

© G. Percicot

Sommaire

L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE	2	◇ Fabriquer une faux aux XIX ^e et XX ^e siècles : Pont-Salomon, un village-usine (Haute-Loire)	24
ÉDITORIAL	3	◇ Plaidoyer pour la faux : un outil d'avenir !	27
MUSÉES & COLLECTIONS			
◇ Le Musée du Pays du Der (Marne)	4	RÉSEAUX, ÉCHANGES & COOPÉRATION	
◇ Le Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Pologne	6	◇ Un parcours : Céline Le Bihan, chargée de mission à l'AFMA.....	30
◇ Missions et options pour le développement des musées d'agriculture dans le monde contemporain.....	8	◇ L'exposition « S.O.S. <i>Save Our Sources / Sauvons nos ressources</i> », prête pour de nouvelles escales.....	32
◇ Le Centre d'Interprétation du Pays Montmorillonnais (Vienne).....	13	◇ À la recherche de la pomme de terre	33
DOSSIER : LA FAUX, L'ATELIER ET LA DAILHADE		◇ Une nouvelle fédération en Loire-Atlantique : la FDMA44	34
◇ La faux : histoire d'un outil révolutionnaire.....	14	◇ Notes Internationales	35
◇ La pierre à faux, un outil précieux	17	LIRE, ÉCOUTER, VOIR	
◇ L'étude des faux gallo-romaines.....	18	◇ Nous avons lu pour vous	36
◇ La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne (Doubs) : une ancienne fabrique de faux, unique en Europe, accueille les visiteurs au son du martinet.....	20	◇ A vos agendas !	38
		Bon de commande, service librairie	37
		Bulletin d'adhésion à l'AFMA	38

AGRIMUSE

Publication de la Fédération des Musées d'Agriculture et du Patrimoine Rural

6, avenue du Mahatma Gandhi
75116 Paris
Tél. : 01 44 17 60 63 - 01 44 17 60 17
Fax : 01 44 17 60 60

Courriel : contact@afma.asso.fr

Site Internet : www.afma.asso.fr

Directeur de la publication : Pierre Del Porto

Rédactrice en chef : Céline Le Bihan

Comité de rédaction : Pierre Del Porto, Evelyne Wander

Responsable scientifique du dossier sur la faux : François Sigaut

Relecteurs : Sophie Normand-Collignon, Robert Kremer.

Auteurs : René Bourrigaud, Georges Carantino, Pierre Del Porto, Yves Fauré, Joseph Gourgaud, Cozette Griffin-Kremer, Jean-Louis Lajous, Gérard Lalanne-Berdouticq, Jean-Jacques Lauvergne, Céline Le Bihan, Philippe Mairot, André Marbach, Maurice Nivat, François Sigaut, Nathalie Thomas, Stéphanie Ysard.

Crédits photographiques : G. Percicot © (p. 2, 24, 25, 26) ; M. Nivat © (p. 4, 5) ; R. Bourrigaud © (p. 6, 7) ; Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Szreniawa © (p. 9, 11) ; J.-J. Lauvergne © (p. 13, 31) ; Musée Comtois, Ville de Besançon (Fonds Garneret) © (p. 14) ; Collection Ville de Besançon, Musée du Temps © (p. 15) ; Bibliothèque municipale de Besançon © (p. 16) ; A. Marbach © (p. 18, 19) ; Musées des techniques et cultures comtoises/Cl. Marc Paygnard © (p. 20) ; Musées des techniques et cultures comtoises/Cl. J.-B. Ménilot © (p. 20, 21, 23) ; DRAC/Cl. Annie Cordelier © (p. 21) ; X, DR © (p. 22) ; G. Lalanne-Berdouticq © (p. 27, 28) ; C. De Latour © (p. 29) ; Écomusée de Marquèze © (p. 32) ; C. Le Bihan © (p. 33) ; P. Del Porto © (p. 34). 1^{ère} de couverture : Musées des techniques et cultures comtoises/Cl. G. Benoît à la Guillaume © Faux de la taillanderie Philibert à Nans-sous-Sainte-Anne.

Maquette : Céline Le Bihan

Conception graphique : Céline Le Bihan

Impression : API CG61

Date de parution : mai 2010

Prix en euros : 5 € - ISSN : 1951-9508

COMPOSITION DU BUREAU DE L'AFMA

Président : Pierre Del Porto.

Vice-présidente, Secrétaire générale et Chargée des relations avec les musées ainsi que du projet de confédération : Evelyne Wander.

Vice-président, Chargé de la recherche : Georges Carantino.

Trésorier : Jean-Paul Breuil.

Chargée des relations européennes et internationales : Cozette Griffin-Kremer.

Chargé des relations avec le réseau AFMA : Maurice Nivat.

Secrétaire général adjoint : Michel Quevrin.

Présidents d'honneur : Claude Royer, François Sigaut et Jean Cuisenier, formant un groupe invité permanent du Bureau.

Conseiller scientifique et technique du Bureau : Édouard de Laubrie, Chargé de recherches et de collectes au MuCEM.

C'EST DANS UN CONTEXTE ASSEZ TOURMENTÉ que ce double numéro d'Agrimuse paraît, sous une nouvelle maquette. Des prix mondiaux à la baisse qui vont bouleverser à moyen terme notre agriculture dans les productions tant animales que végétales, des agriculteurs révoltés qui rentrent avec 1 300 tracteurs dans Paris. Mais les pratiques rurales sont là et évoluent avec notre société tout en utilisant des techniques que nos aînés ont créées et progressivement améliorées. Nous nous devons de les préserver, d'en garder la mémoire vive et active afin de les transmettre pour pouvoir les réutiliser au moment propice, nous, nos enfants ou petits-enfants. C'est un des axes principaux des musées d'agriculture et de toutes les animations qu'ils génèrent.

Nous avons souhaité à ce titre mettre ici l'accent sur l'un des tout premiers outils agricoles et qui est loin d'être remisé au grenier, toujours utile sur des coteaux difficiles et pentus, des cultures délicates, les petites surfaces dans certains pays éloignés ou sans motorisation : la faux. Vous en redécouvrirez l'histoire, les traditions, la fabrication, les accessoires, le savoir-faire et même les compétitions dont la dailhade à laquelle le voyage annuel de l'AFMA nous a menés en 2009 pour partager techniques, traditions et convivialité en Ariège.

La récente visite que l'AFMA a organisée du Salon International de l'Agriculture nous a permis de voir *in vivo* et sur un même site 509 races de 9 espèces animales, un record mondial en cette Année Mondiale de la Biodiversité.

Les quelques 7 000 bénévoles qui animent notre réseau français des mille musées sympathisants sont bien présents, toujours passionnés de communiquer sur leur savoir-faire aux jeunes, aux aînés, aux touristes, de rénover et entretenir tout le matériel, le patrimoine rural, les paysages. Mais pour combien de temps encore avec des subventions qui s'évaporent, des aides techniques qui deviennent des prestations payantes pour des petits musées qui sont en précarité ? Nous devons savoir nous adapter aux nouvelles données administratives des appels à projets – français ou européens –, entrer en compétition, mettre en valeur tout notre savoir, faire du *lobbying* pour que nos activités perdurent et restent attrayantes, dans ce monde du vivant sur lequel les adhérents de l'AFMA travaillent. Le congrès de l'Association Internationale des Musées d'Agriculture (AIMA) nous a confirmé que des thèmes communs sont à approfondir. Le récent regroupement départemental qui vous est présenté devrait permettre la mise en commun de moyens modernes d'inventaire de musées et collections, ainsi que des échanges intéressants de connaissances : expérience à suivre.

Au niveau européen, nous avons clos le programme pluriannuel « Cult Rural » 2006-2009, coréalisé avec le MuCEM et sept autres pays, et nous vous proposons la mise à disposition du contenu partiel et des visuels de l'exposition « SOS, Sauvons nos ressources », pour réaliser facilement votre propre exposition temporaire. L'AFMA a été retenue par Bruxelles pour un autre programme 2010-2014 concernant le mouton, ses traditions, son histoire, sa culture et ses utilisations, qui va nous permettre de nouveaux échanges d'expériences et de connaissances qui s'annoncent constructifs.

N'hésitez pas à dialoguer avec notre Chargée de mission Céline Le Bihan ou avec les membres du Conseil d'administration sur toutes vos activités ou vos préoccupations. Nous nous efforçons toujours et avec nos moyens de renforcer la communication interne et surtout externe de notre fédération, pour que les musées et associations adhérentes fonctionnent au mieux et toujours avec passion.

Pierre Del Porto, Président de l'AFMA

Le Musée du Pays du Der (Marne)

LE BARRAGE DU DER ET LES DÉBUTS DU MUSÉE

LA CONSTRUCTION DU BARRAGE RÉSERVOIR DU DER a fait disparaître en 1974 trois villages, sous les eaux de ce qui est connu aujourd'hui sous le nom de **lac du Der-Chantecoq**, un des plus vastes plans d'eau artificiels d'Europe. Il s'agit d'un des ouvrages destinés à la régulation du débit de la Seine. L'eau emmagasinée pendant l'hiver est restituée pendant l'été. Le site, très plat, formé de terrains argileux, se prêtait bien à une telle réalisation, moyennant l'établissement de 18 kilomètres de digue en argile compactée prise sur le site et de 11 millions de mètres cubes de déblais. D'une superficie de 4 800 hectares à son maximum il peut contenir jusqu'à 350 millions de mètres cubes d'eau, prélevée dans la Marne et la Blaise et amenée jusqu'au lac par un canal de douze kilomètres.

Des barrages réservoirs ont été réalisés en France à partir des années 1930. Ce sont les crues de 1955 qui ont entraîné la construction de celui du Der. Ayant été expropriés et indemnisés, les habitants de Champaubert, Chantecoq et Nuisement-aux-Bois ont dû abandonner leurs villages. Plusieurs autres villages ont vu disparaître sous les eaux une part importante de leurs terres.

Cet événement est à l'origine de la création du Musée du Pays du Der, situé sur la **commune de Sainte-Marie-du-Lac-Nuisement**, dans le département de la Marne. Le Conseil général de la Marne a acquis le terrain qu'occupe aujourd'hui le musée et y a fait transporter en **1970 l'église à pans de bois de Nuisement-aux-Bois** qui constitue un des fleurons du musée. Les frais du transport et du remontage ont été couverts par la Mairie de Paris et le Conseil général de la Marne. La région du Der, qui s'étend sur les départements de l'Aube, de la Marne et de la Haute Marne, recèle encore une vingtaine d'églises à pans de bois. Datant essentiellement du XVI^e siècle, elles témoignent éloquemment du savoir-faire des maîtres charpentiers locaux dans ce pays argileux où la pierre à bâtir manque totalement et où toutes les constructions étaient en bois et torchis. La **maison du forgeron**, également à pans de bois, ainsi que le **cimetière de Nuisement-aux-Bois**, ont été transférés sur ce site en même temps que l'église.

Evidemment, l'immersion de ces trois villages a provoqué une émotion considérable. Les habitants ont essayé de combattre mais on ne résiste pas à l'administration et à l'État dont tous les rouages s'étaient activés pour la réalisation du barrage dans l'intérêt public. Cette émotion a conduit des habitants de ces villages et d'autres villages riverains du lac à créer l'**ATAL, l'Association Touristique des Amis du Lac**.



L'église à pans de bois, transférée sur le site en 1970.

En **1974**, l'association a acheté et fait reconstruire sur le site du musée la **grange des Machelignots**, qui était destinée elle aussi à l'immersion, en empruntant 20 000 francs, les membres de l'association se portant personnellement caution. L'association commence alors à constituer un musée qui est à la fois **un musée du souvenir des villages disparus et un musée des métiers**. Cette association joue toujours un rôle très important dans la vie du musée.

Jusqu'en 1999, l'église et la grange des Machelignots sont ouverts à la visite. La grange abrite les **collections d'outils** et est agrémentée de scénettes composées de **mannequins représentant différents métiers**, de l'instituteur au scieur de long. On retrouve ces mannequins dans l'église, avec le curé et l'enfant de chœur, et à l'extérieur, avec un berger dans sa cabane sur roues. Toute la muséographie est l'œuvre de bénévoles de l'ATAL, en particulier la réalisation d'un **village miniature** composé de maquettes au 1/30^e, représentant certaines maisons à pans de bois du bocage champenois. Lors de fêtes, les mannequins font place à des bénévoles en costumes anciens.

LA NATURE FAIT BON MÉNAGE AVEC LE PATRIMOINE

Alain Vanderschooten, actuel directeur du musée et grand amateur et connaisseur d'oiseaux, avait fait un premier séjour dans le pays du Der en 1978 pour les observer : il était tombé amoureux du pays. Il y était revenu les années suivantes comme bénévole, avant de se voir confier un poste d'**animateur nature** par la Fédération régionale de protection de la nature, en 1984, exerçant ses talents au lac

du Der, auprès des **milliers d'oiseaux migrateurs** qui y font escale, comme les grues cendrées, ou viennent y passer l'hiver, comme les oies cendrées venues de Suède. Très vite, Alain Vanderschooten a pris l'habitude de proposer des **journées de découverte du Der**, comprenant une demi-journée de découverte des oiseaux, lorsqu'ils sont là, ou de ce qui reste de la grande forêt du Der – forêt de chênes comme le nom « Der » l'indique. Un lien très fort s'est créé entre le musée et sa nature environnante.

L'EXTENSION DE 1999 ET LE MUSÉE AUJOURD'HUI

Lorsque le temps n'était pas au beau fixe, le besoin d'un local où abriter les participants aux journées de découverte se faisait sentir. Le Conseil général de la Marne, propriétaire du terrain et des bâtiments qu'il y a fait transporter, a alors financé pour onze millions de francs la fusion des deux activités : **l'activité nature**, désormais gérée par l'association **MNE, Marne Nature Environnement**, et **l'activité muséographique** toujours gérée par l'ATAL. Le site a été clos et d'autres bâtiments ont été aménagés : la grange Lardin abrite actuellement l'accueil et la salle de projection, l'étonnant pigeonnier surmonte une chambre à four, et la mairie-école est devenue en partie **Maison de la Nature**. Dans le même temps des **jardins pédagogiques** ont été plantés, essentiellement dédiés à des variétés anciennes de légumes ou à des plantes médicinales, et une **mare pédagogique** a été creusée.

Une association de gestion du musée a également été créée : elle regroupe des membres de l'ATAL et de MNE. Le musée aujourd'hui emploie **sept personnes à temps plein** et a reçu en 2009 plus de **22 000 visiteurs**, ce qui le met au troisième rang des musées de la Marne.

LES RAISONS DU SUCCÈS

Le musée a un taux d'autofinancement très supérieur à celui de nombreux grands musées qui accueillent un nombre beaucoup plus élevé de visiteurs. Cette **bonne santé financière**, dont se réjouit et se félicite l'actuel président du musée Hubert Robin, tient selon lui à **l'excellente coordination entre personnel salarié et bénévoles** venant pour l'essentiel de l'ATAL. Cette association demeure très locale : les membres fondateurs ne sont plus tous jeunes et sont progressivement remplacés par leurs enfants ou petits enfants.

Une part notable de l'activité est constituée par les fêtes : au printemps la **Fête de l'ortie et du pissenlît** ; le premier dimanche d'août, en alternance, la **Fête de la moisson** ou la **Fête des vieux métiers**, le site se couvrant de stands dans lesquels opèrent des artisans ; à l'automne une autre fête

appelée la **Journée gourmande** (pommes, cucurbitacées...). La grande fête du mois d'août attire plus de 2 500 personnes, au point d'engendrer des problèmes de stationnement. **150 bénévoles** fournissent l'essentiel du travail nécessaire à la tenue de ces fêtes, l'équivalent de un salarié et demi à temps plein. Une autre attraction du musée est constituée par le **groupe folklorique champenois « Les Morelles »**, une émanation de l'ATAL, qui se produit souvent sur le site du musée.

Le directeur Alain Vanderschooten pense que la bonne santé du musée vient aussi en grande partie de la **fusion de l'activité nature et de l'activité vieux métiers**, avis totalement partagé par le président Hubert Robin. Lors d'une journée découverte des pays du Der, tous les membres de la famille trouvent quelque chose qui leur plaît et par conséquent ils reviennent. Par ailleurs, tous les ans un stage de trois jours accueille les **étudiants de l'UFR de la Marne**, futurs professeurs des écoles. Ainsi, un grand nombre d'enseignants du primaire connaissent le musée du Der et n'hésitent pas à y amener leurs classes.

Le plus frappant sur ce site est sans doute la **force du lien du musée avec son terroir disparu** : c'est un musée du souvenir de la vie dans le bocage champenois et un bel hommage aux agriculteurs, bûcherons, charpentiers, artisans qui le peuplaient avant son immersion sous les eaux du lac.

Maurice Nivat

Musée du Pays du Der
Les Grandes Côtes
51290 Sainte-Marie-du-Lac-Nuisement
Tél. : 03 26 41 01 02
Fax : 03 26 41 29 29
Courriel : contact@museedupaysduder.com
www.museedupaysduder.com



Les bûcherons : des bénévoles en costumes anciens se joignent aux mannequins lors de la Fête de l'ortie et du pissenlît.

Le Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Pologne

LE MUSÉE NATIONAL DE L'AGRICULTURE ET DE L'INDUSTRIE AGROALIMENTAIRE DE POLOGNE, situé à Szreniawa, près de Poznań, **féfétait en 2009 son 45^e anniversaire**. Ce fut l'occasion de festivités et d'un colloque international (cf. pp. 8-12). Ce fut aussi l'occasion pour la délégation française de découvrir un grand musée d'agriculture d'un pays d'Europe de l'Est qui a rejoint l'Union européenne.

Employant aujourd'hui 84 salariés permanents, il n'est pas devenu un grand musée en quelques années. Il a été créé en 1964 sur l'emplacement d'un domaine devenu ferme d'État. Cependant ses racines sont plus lointaines : elles remontent à cent trente-cinq ans, puisqu'il est **l'héritier du Musée de l'Industrie et de l'Agriculture fondé en 1875 à Varsovie**, même si la plupart des collections de ce dernier ont malheureusement été détruites. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, sous la domination de la Russie tsariste, il fut la seule institution publique dirigée par des Polonais. Héritier d'une aussi longue histoire, le musée de Szreniawa impose déjà le respect. Le spectacle riche et vivant qu'il offre suscite souvent l'admiration.

COLLECTIONS ET SALLES D'EXPOSITION

Dès les premiers pas en extérieur, comment ne pas être impressionné par **la collection de locomobiles** ? Celle qui accueille les visiteurs, non loin de l'entrée, est en parfait état (fig. 1). On voit le câble enroulé qui permettait de tirer une charrue à balancier. Mais il fallait une autre machine à vapeur, à l'autre extrémité du champ, pour tirer la charrue dans le sens inverse. Un peu plus loin, sous un hangar, le musée a reconstitué **un chantier de labour**, avec deux machines à vapeur datant de 1913 et dont les numéros de série se suivent : un couple de machines de fabrication



Fig. 1. Les délégués français devant une locomobile en parfait état.

allemande qui ont dû labourer ensemble les terres polonaises avant que la Pologne ne devienne indépendante. Ce grand musée agricole est aussi – et peut-être d'abord – un musée de l'industrie agro-alimentaire. La région de Poznań étant une région de plaines au sol fertile, on y cultive des céréales sur de grandes parcelles, ainsi que la betterave à sucre. Le musée possède **le matériel et l'équipement d'anciennes sucreries de la région**, ainsi qu'**une belle collection de tracteurs**, avec une place spéciale pour le tracteur polonais Ursus (fig. 2).



Fig. 2. Le tracteur polonais Ursus.

Tout cela est accessible au premier regard du visiteur, mais d'autres surprises l'attendent dans les treize grandes salles d'exposition, auxquelles il faut ajouter une immense grange pour la présentation des véhicules, soit **5 500 m² d'espaces d'exposition** (sans compter les antennes du musée). On y trouve un riche ensemble de matériel agricole classique : charrues et instruments de travail du sol, matériel de récolte, engins de transport à traction animale (à roues et sur traîneau). Certaines salles séduisent davantage par la **recherche pédagogique** ou la **mise en scène muséographique**. Le visiteur attentif a parfois droit à de véritables cours de géologie, de pédologie, de techniques agricoles ou encore d'art vétérinaire, pour ne donner que quelques exemples. La scénographie de la salle qui présente les différentes variétés de céréales est particulièrement intéressante d'un point de vue esthétique (fig. 3). De même

que la présentation aérienne des portraits associés à des notices biographiques de Polonais de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle qui ont joué un rôle dans les sciences agronomiques et les progrès de l'agriculture (fig.4). En ce qui concerne les outils et instruments agricoles, la panoplie est complète, la présentation soignée mais un peu statique, comme elle l'est dans presque tous les musées d'agriculture. On pourra regretter certains textes explicatifs trop longs et l'obstacle de la langue, mais un audioguide est en cours de réalisation et beaucoup de publications du musée sont bilingues (polonais et anglais).



Fig. 3. Variétés de céréales.



Fig. 4. Notices biographiques.

UN MUSÉE VIVANT

Le musée est très vivant : on peut y voir des groupes d'enfants en visite autour des machines à battre en train de fonctionner et il y a même un jardin d'enfants. Mais c'est **la Fête d'automne** du dimanche 28 septembre qui a attiré la foule par familles entières : les poussettes ont côtoyé les charrettes et on a laissé les enfants monter sur les tracteurs. Les vieux métiers sont présents – sculpteur sur bois, forgeron, etc. – ainsi que les stands de vente d'objets artisanaux.

Le plaisir renouvelé de la visite se nourrit de **l'insolite** : ruches décorées, chaussures pour chevaux utilisées dans les marécages du nord de la Poméranie (fig. 5). Et l'insolite s'introduit parfois dans la présentation des techniques traditionnelles. On découvre par exemple un four rudimentaire creusé dans le sol pour extraire de l'écorce fraîche du bouleau un produit traditionnel aux multiples usages : des soins aux sabots des chevaux, jusqu'à la guérison des blessures en médecine populaire ou à la lutte contre les poux ! Un petit panneau illustré nous explique le fonctionnement du four et l'on apprécie la texture du produit, à l'aspect de goudron, à travers la distribution d'échantillons.

C'est tout simplement une chance que de tels lieux privilégiés existent en Europe. Il faut les faire connaître à l'étranger et faire tomber les frontières, tout en respectant les cultures des peuples. Merci au Directeur, Jan Maćkowiak, et à toute son équipe qui nous ont si bien accueillis.

René Bourrigaud

Avec l'aide d'Hanna Ignatowicz et Urszula Siekacz, Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire

Muzeum narodowe rolnictwa i przemysłu rolno-spozywczego w Szreniawa
(Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Szreniawa)

Ul. Dworcowa 5

62-052 Komorniki

Poland

Tél. : 00 48 61 810 76 29

Courriel : muzeum@muzeum-szreniawa.pl

www.muzeum-szreniawa.pl

Site Internet en polonais, anglais et allemand



Fig. 5. Chaussures pour chevaux.

Colloque international : « Missions et options pour le développement des musées d'agriculture dans le monde contemporain »

Pologne, Szreniawa, 25-26 septembre 2009,
Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire

FIN SEPTEMBRE 2009, DEUX ÉVÉNEMENTS DISTINCTS MAIS LIÉS se sont déroulés concomitamment près de Poznań en Pologne. Une délégation française s'y est rendue, composée de représentants de l'AFMA ainsi que des musées ruraux de Loire-Atlantique membres du CICPR (Centre international de culture paysanne et rurale).

Il s'agissait, d'une part, de la **réunion du présidium de l'AIMA**, l'Association internationale des musées d'agriculture, dont l'objectif principal était de préparer le prochain Congrès qui doit se tenir en septembre 2011 en Roumanie : nous reviendrons sur ce sujet dans un futur numéro d'*Agrimuse*.

Il s'agissait, d'autre part, du **45^e anniversaire du Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Pologne** (cf. pp. 6-7) qui organisait entre autres festivités un **colloque international** portant sur les missions et options des musées d'agriculture dans le monde contemporain.

UN GRAND COLLOQUE INTERNATIONAL

C'est dans un cadre de réflexion sur les missions à venir du Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Pologne qu'a eu lieu ce colloque, comprenant **vingt-cinq communications**.

La sauvegarde et la restauration des collections, les publications qui les mettent en valeur, mais aussi leur utilisation dans des événements interactifs, sont au cœur des actions du Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Pologne. **Le personnel de chaque secteur d'activité a pu intervenir pour rendre compte de son travail**, une rencontre qui fut également l'occasion de rendre hommage à l'ensemble des employés du musée. Tous les musées du « cercle » – **cinq sites au total pilotés par le musée de Szreniawa** – ont délégué leurs représentants, assurant ainsi la densité et la richesse des informations sur leur fonctionnement. D'autre part, **huit communications étaient présentées par les membres du contingent des**

dix-huit invités étrangers, venus d'Allemagne, d'Estonie, des États-Unis, de France, de Hongrie, de République tchèque, de Roumanie et de Slovaquie. Par ailleurs, le programme du colloque était enrichi par la présence de **musiciens de groupes folkloriques ou classiques** pour les repas et le banquet de clôture offert dans le cadre somptueux du Château-Musée de Gôrka à Szamotuly.

BUTS ET PERSPECTIVES DU COLLOQUE

Le directeur du Musée d'Agriculture à Szreniawa, Jan Mackowiak, et un membre du conseil d'administration du Musée, le Professeur Stefan Kowal, ont accueilli les congressistes et défini les grandes lignes du colloque. Ils ont évoqué **l'évolution actuelle des musées d'agriculture et les défis auxquels ils font face**. Ils ont par exemple évoqué la baisse de fréquentation, annoncée en Amérique du Nord dès les années 1980, à laquelle les muséologues ont répondu avec des solutions innovatrices et efficaces. Mais cette tendance est loin d'être universelle : ainsi la fréquentation du musée de Szreniawa connaît-elle une hausse régulière depuis son ouverture, atteignant actuellement entre 57 000 et 58 000 visiteurs par an (100 000 en comptant ses quatre antennes).

Szreniawa tente donc d'**anticiper les défis**. Est-ce bien le destin d'un tracteur de collection d'être « adopté » par un musée ? Quelles sont les autres solutions à envisager ? Quelle importance donner à l'intégration de nouvelles technologies et à la « virtualisation » en ligne des expositions ou des collections ? Un musée d'agriculture peut-il se démarquer de façon consciente dans son style des musées d'art ? Comment intégrer au mieux les divers acteurs – public, écoles et universités, collectionneurs, associations, producteurs agricoles et viticoles, artisans – dans des actions communes ? Le musée de Szreniawa s'engage aussi à long terme pour les collections et l'histoire sociale, voulant surtout relever le pari éthique d'élucider les inégalités sociales, de dégager les besoins auxquels une économie de marché réductionniste ne peut pas répondre et de repérer les lieux d'innovation non-institutionnels.

« INITIATIVES, STRATÉGIES ET ATTITUDES DES MUSÉES D'AGRICULTURE »

Quatre communications étaient présentées sous cette première rubrique. Les intervenants étant originaires de Roumanie, des États-Unis, d'Estonie et de Hongrie, il y eut une riche diversité d'approches et de sensibilités, démontrant des préoccupations de sauvegarde des spécificités locales face à une monolithisation de la culture. Les intervenants ont tout particulièrement évoqué l'idéal exprimé par le mot d'ordre de l'Union européenne : **l'unité dans la diversité**.

La **Roumanie**, par exemple, cherche à valoriser une culture très attachée aux forêts et aux espaces sauvages, tout en ouvrant son musée aux innovations dans l'agriculture et en insistant sur des valeurs de partage équitable.

La tradition des musées d'agriculture est ancienne en **Estonie** – 1802 pour la première fondation – et le secteur est largement considéré comme une industrie créative, le culturel représentant 3% de l'économie en dépit de la crise économique actuelle. Les trois musées d'agriculture promeuvent leurs rôles multiples dans la société et discutent ouvertement des contradictions entre sauvegarde et ouverture aux visiteurs, épousant un fort mouvement touristique, tout en le canalisant. Eux aussi cherchent à **valoriser les innovations actuelles en agriculture** – l'Estonie est le 7^e pays du monde pour l'agriculture organique – et à promouvoir les productions spécifiques du pays, tel le seigle, céréale au cœur de riches traditions populaires.

Certains des musées d'agriculture doivent relever le défi d'une **implantation urbaine**, comme celui de Budapest en **Hongrie** qui profite pleinement de l'annuelle « **Nuit des musées** » pour attirer de nouveaux visiteurs. Le musée figure à la 3^e place pour ce qui est du nombre de visiteurs, avec plus de 50 000 entrées en 2007. Les activités du musée *in situ* se divisent entre les programmes conçus par le personnel et ceux proposés par des invités. Le musée organise également **des interventions à l'extérieur** dont les points forts sont la gastronomie et le vin, souvent accompagnées d'événements et même de concours musicaux. Les programmes impliquant des scolaires visent surtout une immersion dans le travail et une expérience approfondie des savoir-faire.

En **Amérique du Nord**, la baisse de fréquentation des musées d'agriculture amorcée dès les années 1980 a mené à la recherche de **nouveaux modèles qui engagent et fidélisent plus efficacement le public** dans la **participation directe** aux collectes, à la manutention des outils ou machines et à l'élaboration des plans de développement des institutions. Le personnel des musées cultive des relations privilégiées avec les **divers partenaires** (les



La salle de conférence du colloque international.

constituencies), surtout dans **l'éducation**, tout en insistant sur la valorisation des collections. Sur ce dernier point, il est clair que **les bibliothèques** devancent les musées sur le plan de l'expérience, d'où des alliances importantes entre les deux professions (1).

Comme les séances suivantes, celle-ci a donné lieu à une ample discussion entre les participants, surtout centrée sur **l'accessibilité virtuelle et son impact éventuel sur la fréquentation et la compréhension des collections**. Ces questions sont au cœur de débats plus larges sur **la propriété intellectuelle**, un champ déjà défriché par les bibliothèques. Il y a un engagement fort de la part des musées à jouer un rôle dans la connaissance de chaque région : précisément l'objectif du *Guide du Patrimoine* conçu par l'AFMA.

« LES MUSÉES D'AGRICULTURE ET LA SAUVEGARDE DU PASSÉ »

Cette séance a fait l'objet de six interventions, principalement axées sur la politique culturelle du musée de Szreniawa. Elles ont été introduites par l'intervention de René Bourrigaud, membre de l'AFMA et de la FDMA44 (cf. p. 34), sur la **transmission de la mémoire des transformations radicales intervenues dans l'agriculture française à partir de 1950**. Il a retracé les luttes menées par les organisations paysannes, ainsi que l'évolution des musées ou des associations qu'ils ont fondés pour **conserver le matériel ancien et promouvoir une compréhension dynamique du passé**, ces deux volets étant peu assurés par les institutions publiques ou professionnelles. Cette analyse de mémoire s'insère dans un contexte d'**ouverture vers les pays en voie de développement** et oriente l'action vers l'organisation d'échanges et de rencontres internationales : un **colloque sur la protection sociale des agriculteurs** devrait notamment se tenir à Nantes en 2011 (co-organisé par le CICPR et le laboratoire CNRS « Droit et changement

social » de l'Université de Nantes), une perspective que nos amis polonais et leurs invités ont accueillie avec enthousiasme (2).

À travers ses efforts pour **sauvegarder le patrimoine matériel**, le **musée de Szreniawa** a donné l'alerte quant à une importante baisse de biodiversité dans la région. S'il s'est consacré tout d'abord au patrimoine de maisons de ferme en bois, et à leur recensement, il a rapidement étendu ses enquêtes au petit bâti et au matériel agricole. Pour ce qui est de la **philosophie muséologique**, le personnel essaie de ne pas occulter des questions « sensibles » de l'histoire polonaise. Côté pratique, l'expérience a montré qu'il faut **raccourcir les textes explicatifs** et **redoubler les expériences directes**, même quand celles-ci posent des problèmes de sécurité. Le personnel tente surtout d'insérer des activités traditionnelles dans une normalité quotidienne. Pourquoi ne pas tondre la pelouse du musée avec des faux ? Cependant, certaines tentatives s'avèrent trop lourdes et doivent être abandonnées, par exemple le maintien d'un grand troupeau de chèvres.

Du côté de l'**interprétation**, le musée navigue entre son propre programme et les actions que le public trouve les plus attractives et formatives, dont les **reconstitutions de vie à une époque particulière** ou l'installation de **vrais métiers à tisser mis à la disposition des visiteurs**. Le personnel tente de bien distinguer l'offre d'un parc d'amusement et celle d'un musée à vocation pédagogique. Les événements liés aux fêtes calendaires ou au cycle de vie sont particulièrement prisés, par exemple des **mariages « traditionnels »**, pour lesquels les fiancés et leur entourage sont soigneusement préparés par le personnel. Le musée tente aussi de rapprocher les diverses communautés, anciennes et récentes, en proposant des **expositions sur leurs coutumes et sur l'actualité**.

Le **suivi des visiteurs** par le biais d'**entretiens** et de **questionnaires** est à la base de l'évaluation des stratégies.

Des **enquêtes de terrain** sont également conduites. Certaines, comme celle menée en continu dans la région d'Opole, visent à **comprendre l'architecture vernaculaire** dans le contexte du paysage culturel historique, souvent en collaboration avec les responsables de la planification et des normes de construction. Ce travail est mené parallèlement aux enquêtes historiques et aux recensements, souvent à l'aide de photographies aériennes. Il démontre **des évolutions souvent rapides et des rebondissements après les crises ou les changements**. Par exemple, les fameux toits portant l'inscription « Gott mit uns » (Dieu avec nous) souvent simplement recouverts de peinture pendant la période socialiste sont aujourd'hui décapés et restaurés, tout comme les grands portails de ferme autrefois délaissés qui sont de nouveau pimpants.

Le **recensement du bâti rural** a permis la constitution d'une **banque de données**, en partie accessible au public, dont les fiches regorgent de détails et de cartes. Le musée possède plus de **400 000 photographies** d'environ 500 installations agricoles ou d'élevage (peut-être 50% du bâti rural de la région) : cette campagne a été financée en partie par la Fondation pour la coopération polono-allemande et a déjà produit **huit volumes** sur l'architecture vernaculaire et les villages. L'impact sur le public et les décideurs est net : **sur à peu près 90 sites recensés en détail, environ 50 sont aujourd'hui classés**.

Inspiré par la définition du « **patrimoine culturel immatériel** » (PCI) élaborée par l'UNESCO, le musée abrite, outre les photographies, à peu près **1200 films d'archives** allant des années 1930 aux années 1950. Dans le cadre d'un plan destiné à établir la carte du patrimoine culturel de la campagne polonaise, le musée travaille aussi notamment sur la **collecte des noms de lieux**, souvent « sauvés » in extremis, en collaboration avec l'Université des Sciences de la Vie de Poznań, ancienne Académie Agricole, qui fournit les services informatiques et le GPS.

La discussion faisant suite à cette séance a foisonné de questions pour la délégation de l'AFMA/CICPR, par exemple sur la conservation des différents types d'aires. En particulier, l'engagement entre les paysans de France et ceux des pays moins développés, ainsi que l'annonce d'un colloque sur la protection sociale, ont forcé l'admiration. Certains détails techniques ont été pointés, comme l'impossibilité à Szreniawa, site rural, de proposer des événements nocturnes qui font le bonheur des musées en milieu urbain. Par ailleurs, la discussion a montré que la volonté est très nette à Szreniawa de **monter des expositions comparatives avec d'autres pays européens** tels que la France, de matériels, de techniques ou de savoir-faire ; et tout autant de **faire fonctionner même de grandes machines pour le public**, malgré les difficultés que cela représente.

« **LES MUSÉES D'AGRICULTURE ET L'ÉDUCATION** »

Une matinée entière consacrée à ce volet démontre bien qu'il est primordial pour tous les participants. Certains décrivent une « MacDonaldisation » des questions culturelles et une surenchère des chiffres de fréquentation pouvant cacher une paupérisation du vécu des visiteurs aux musées. Il y a une **réelle « quête de l'objet »** : comment le visiteur peut-il s'y investir ? Par une **présentation thématique**, en visant des publics bien définis : à travers par exemple des expositions/démonstrations sur l'élevage des chevaux, le rôle des haras d'État étant encore important dans beaucoup des pays participants ? Par une **collaboration étroite avec les enseignants**, de la maternelle à l'université ? C'est

souvent déjà « chose faite ». Si le public s'éduque, il éduque aussi les musées et on voit le niveau de l'offre s'enrichir. Une collection d'ossements d'animaux, ou encore une collection de harnachements en cuir, expliquée par un expert, peut aujourd'hui remplir les salles de conférence et être suivie par une visite de cette collection.

Au Musée d'agriculture de la Wallachie en **République tchèque**, le personnel invite les enfants à **camper au milieu d'une collection**, à l'appriivoiser en l'examinant et en écoutant des histoires qui s'y rapportent, ou bien, à « **suivre Grand'mère à l'École** », ou encore à **vivre « Noël au Village »**. Comptant environ 6 500 entrées d'enfants en deux semaines, cette dernière animation est un vrai défi, autant pour le personnel que pour les professeurs-accompagnateurs, mais elle est chaque année de plus en plus populaire. Ces manifestations impliquent la **production de véritables manuels de préparation**, très bien accueillis par les écoles. Ici, l'Europe joue un rôle important avec des projets de **financement internationaux**. Tous les intervenants reviennent sur **le calendrier et les fêtes**, l'attrait de **l'alimentation** et de la diversité des boissons régionales. Ces animations requièrent aussi **des « auteurs » et des « acteurs »**, et le personnel de musée y répond par une intensification des compétences.

Certains musées proposent des formations à l'extérieur, du jardin d'enfants à l'université, et constatent dans ces structures externes **la transformation d'une culture matérielle en une culture numérique** : une aubaine pour les collections d'art dans les musées, ou les fonds de littérature dans les bibliothèques. La « virtualisation » est un atout pour les objets des **collections qui sont trop fragiles pour être maniés ou même exposés**. Le musée de Szreniawa espère promouvoir davantage encore l'utilisation de son **fonds d'archives de films**, à la fois dans les expositions, les programmes d'éducation et les événements ponctuels. Ici, la coopération avec les musées associés est primordiale, comme, dans certains cas, l'appel aux expertises externes.

Le musée de Szreniawa a un **programme de publication** très actif, pour chacune des expositions, mais plus généralement sur les coutumes régionales et le folklore. Il vise à allier une politique de qualité et un prix abordable. Il espère encore valoriser sa collection de cartes postales et d'affiches. Par ailleurs, la **conception d'audioguides** est un art de grande importance, car leur utilisation permet une grande souplesse et facilite l'accueil de visiteurs venant de l'étranger.

La séance de discussion a privilégié les rapprochements avec les programmes universitaires, par exemple les « Open Universities », les diverses stratégies d'évaluation, et les efforts pour améliorer la relation coût-efficacité afin d'assurer un accès au plus grand nombre. Plusieurs intervenants ont noté que **les collaborateurs des musées**

deviennent logiquement des maîtres en matière d'enseignement et que ce rôle n'est pas assez développé dans les programmes universitaires.

« **LES ANIMAUX DE FERME DANS LES MUSÉES D'AGRICULTURE** »

La séance a révélé un riche filon à exploiter pour les musées, vu le **consensus général sur l'attrait des animaux pour le public et l'importance de promouvoir ce secteur d'activité**, tout en anticipant les questions de sécurité. Il serait possible de laisser certains des animaux parcourir le parc du musée de Szreniawa en semi-liberté. L'expert animalier du musée prévoit l'utilisation intensifiée des chevaux et des bœufs afin de **valoriser les races locales**, mais aussi pour fournir un contraste marquant entre les installations multimédias à bombardements de sons, mais « aseptisées » et inodores, et la présence des animaux qui vous regardent « dans les yeux ». Il souhaite que les activités ludiques transmettent mieux l'idée du travail, d'autant que les travaux agricoles sollicitent la communication entre générations. Les parcs de patrimoine rural en dehors du musée proposent également d'élargir leurs activités avec des animaux et se penchent tout particulièrement sur la **manière de les abriter** de façon efficace dans des locaux historiques.

Pour sa revue annuelle de 2009, le musée de Szreniawa a traduit en polonais l'article de Cozette Griffin-Kremer sur **l'utilisation des bœufs de travail dans les musées**, présenté au Congrès de l'AIMA de 2008 en Serbie. Au colloque de Szreniawa, C. Griffin-Kremer a axé sa contribution sur une comparaison entre deux musées – l'un français, l'autre allemand – et la manière dont ils ont géré leurs **rencontres des bouviers**, dans le contexte de la recherche, de la promotion des collections et des enjeux pour les musées dans les années à venir.



Séance présidée par René Bourrigaud. Intervention de Cozette Griffin-Kremer sur les rencontres de bouviers au sein des musées.

« CONSERVATION, RESTAURATION, PRÉSENTATION »

Les collections du musée de Szreniawa comprennent des œuvres données directement par le Ministère de la Culture à partir de 1965 et se sont agrandies au fur et à mesure par des achats ou des dons, dont certains proviennent des artistes eux-mêmes.

Le musée est particulièrement fier de sa **collection d'affiches**, une source précieuse (et aujourd'hui très prisée sur le marché) pour retracer des thèmes aussi divers que l'évolution des vêtements de protection ou de la collectivisation de l'agriculture. Dans ce domaine, le musée bénéficie de **fonds du Ministère de la Culture et du Patrimoine National pour l'acquisition et la conservation des objets d'art**.

Le musée de Szreniawa possède **des ateliers et un personnel hautement qualifié** pour la restauration des œuvres d'art de ses collections, largement utilisées dans les expositions et les publications. Il externalise la restauration des tableaux, mais entreprend dans ses propres locaux la restauration des objets en bois ou en métal, suivant des **considérations esthétiques mais aussi pratiques**, surtout dans le cas où les objets doivent être opérationnels lors d'expositions interactives ou pendant des démonstrations de travail.

Cette **stratégie d'utilisation active des collections** est revenue en *leitmotiv* dans plusieurs interventions. Elle souligne particulièrement l'autonomie des agriculteurs qui bricolaient ou passaient des pièces en contrebande. Le musée possède quelques tracteurs entièrement « faits maison » à partir de pièces provenant d'autres engins, et il poursuit sa politique d'acquisition et d'entretien avec les **experts mécaniciens** qui participent activement aux « **Rétro-Shows** », les démonstrations de vieux tracteurs, très populaires auprès du public. Notons qu'ici aussi, les contacts avec les associations et les clubs en Allemagne sont intenses, attirant des visiteurs de loin, et que le musée accepte des stagiaires venus des formations d'apprentissage.

Le directeur du musée, Monsieur Mackowiak, a clôturé le colloque en soulignant l'orientation résolue du musée de Szreniawa vers l'avenir, faisant remarquer que **la principale demande du public est de trouver un lieu vivant proposant une offre forte en « expériences »**.

RENFORCER LE PARTAGE D'EXPÉRIENCES

Le colloque a été riche en expériences, en échanges et en propositions de projets communs. Le musée de Szreniawa a fortement investi dans la communication entre les participants, avec une **traduction simultanée** de toutes les communications en polonais, en anglais et en français.

Les moments d'échange plus informels ont été tout aussi fructueux, nous permettant d'aborder les espoirs et les défis communs. Tous les musées de l'ancien bloc de l'Est n'ont pas eu le destin heureux du musée de Szreniawa et certains peinent à trouver les financements vitaux pour leur avenir. Bien des muséologues se trouvent en réelle difficulté pour assister aux congrès, précisément au moment où la communication se développe. Les musées cherchent à s'insérer dans des réseaux plus larges et plus scientifiques, par exemple en mobilisant la **FAO (Food and Agriculture Organisation)** et en participant aux divers **programmes de l'Union européenne**.

Nous sommes convaincus que l'AFMA a un rôle à jouer entre l'Est et l'Ouest européens, et peut, même modestement, promouvoir des contacts avec ces musées aux multiples « saveurs » et ces identités si riches, si prometteuses pour la construction d'un avenir commun. Déjà, nous avons réussi à faire inviter une participante polonaise à la réunion de 2010 de la Society for Folk Life Studies et mis les Polonais en contact avec le Musée d'Ethnographie Slovène pour un échange de matériaux d'exposition. Rappelons aussi que l'exposition itinérante « *SOS Save Our Sources / Sauvons nos ressources* », que nous proposons aujourd'hui à nos adhérents (cf. p. 32), a été conçue en partenariat notamment avec la Hongrie (programme européen Culture 2000 « *Cult Rural* »). Nous souhaitons poursuivre ce mouvement, pour enrichir les contacts entre l'AFMA et les musées d'Europe de l'Est et pour faire participer les musées adhérents de l'AFMA à nos réseaux internationaux.

*Cozette Griffin-Kremer.
Avec l'aide de Hanna Ignatowicz.*

Coordonnées du Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Szreniawa : cf. p. 7.

Colloque organisé par Hanna Ignatowicz et Urszula Siekacz (trilingues polonais, français, anglais) :
Courriels : h.ignatowicz@szreniawa.internetdsl.pl
ulasiekacz@wp.pl

(1) Voir les banques de données sur l'histoire de l'agriculture, telles la « Core Historical Literature of Agriculture » de l'Université de Cornell (<http://chla.library.cornell.edu>), la collection en ligne « Farm, Field, Fireside » de l'Université d'Illinois (<http://uiuc.libguides.com/fff>), ou « l'Audio-Video Barn » de l'Illinois State Library (<http://www.museum.state.il.us/avbarn>).

(2) Voir le site de la Maison des Sciences de l'Homme de Nantes : www.msh.univ-nantes.fr ▶ Manifestations scientifiques ▶ Colloques ▶ « Protection sociale et paysans du monde ».

Le Centre d'Interprétation du Pays Montmorillonnais (Vienne)

L'ÉCOMUSÉE DU MONTMORILLONNAIS est une association culturelle fondée en 1987 dont l'objectif est l'étude, la découverte et la valorisation du patrimoine rural des quarante-sept communes du Syndicat Mixte du Pays Montmorillonnais, dans le sud-ouest du département de la Vienne. En 2008, l'Écomusée a ouvert un site à la ferme de Juillé, sur la commune de Saulgé, à 6 km au sud de Montmorillon : le **Centre d'Interprétation du Pays Montmorillonnais**.

La présentation prend place dans dix pièces de ce qui fut au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle la **résidence du régisseur de plusieurs métairies** qui appartenaient à un bourgeois de Montmorillon. Outre l'intérêt du site, on doit noter la sobriété et la modernité de la muséographie mise en œuvre, avec en particulier la création d'un audio-guide : on peut écouter Martin, tenancier puis métayer, dialoguer avec ses employeurs au cours des siècles et suivre de la sorte la dynamique évolutive des écosystèmes agro-pastoraux.

Dans la région, la **mise en place de ces agro-écosystèmes** remonte à l'implantation des grands ordres monastiques au Moyen Âge, entre 1000 et 1250. Plus tard sont venus les nobles, relayés par des bourgeois absentéistes s'appuyant sur des régisseurs. En l'absence d'un encadrement technique tel que celui dont bénéficient actuellement les agriculteurs, ces régisseurs furent, à leur époque et à leur manière, des vecteurs du progrès agricole. Le site principal de l'écomusée est précisément installé dans leur maison.



Le régisseur à son bureau.

Au Centre d'Interprétation du Pays Montmorillonnais, on est donc en présence d'un essai moderne très réussi de muséographie de l'agriculture avec une excellente didactique. Ajoutons au crédit de l'Écomusée un programme qui pour 2009 n'a pas comporté moins de **trente-cinq animations** : visites guidées, découvertes, démonstrations de recettes anciennes et locales... Il y a lieu de féliciter l'équipe dirigée par Monique Gésan.

Jean-Jacques Lauvergne



La demeure du régisseur, où s'est installé en 2008 le Centre d'Interprétation du Pays Montmorillonnais.

Écomusée du Montmorillonnais
4, rue des Augustins
86500 Montmorillon
Tél. : 05 49 91 02 32
Fax : 05 49 91 09 83
Courriel : ecomusee86@laposte.net
www.ecomusee-montmorillonnais.org

Pour aller plus loin...

☞ GÉSAN Monique, *L'écomusée se visite à Juillé. Les clés d'un territoire*, livret d'exposition, Écomusée du Montmorillonnais, Montmorillon, 2009.

☞ LAUVERGNE Jean-Jacques, GÉSAN Monique, PLANCHARD Marie-Christine, « L'animal à muséographier dans le cadre du projet d'écomusée du Montmorillonnais », Laboratoire de Génétique factorielle, Département de Génétique animale de l'INRA, Jouy-en-Josas, 1987.

DOSSIER :

LA FAUX, L'ATELIER ET LA DAILHADE

La faux : histoire d'un outil révolutionnaire

VÉRITABLE PROGRÈS POUR L'AGRICULTURE, la faux est à l'origine d'importants bouleversements économiques et sociaux. Si le développement du machinisme agricole a raréfié son usage, elle a cependant marqué la mémoire collective. Instrument de récolte, parfois utilisée lors de révoltes populaires, attribut du temps et allégorie de la mort, la faux s'impose, aujourd'hui encore, comme un objet hautement symbolique.

L'HISTOIRE DE LA FAUX A 2 500 ANS

Les plus anciennes faux datent du second **âge du Fer**. À cette époque commence une évolution technique décisive dans l'histoire de l'agriculture, grâce au développement de la métallurgie du fer. En effet, ce matériau permet la fabrication de nouveaux outils, comme la faux à partir du III^e siècle avant J.-C. Les faux de l'âge du Fer ne ressemblent pas aux nôtres : elles ont des lames courtes, inférieures à 40 cm, et presque droites. Au cours des siècles suivants les lames s'allongeront et leurs formes varieront considérablement, mais sans ressembler à celles que nous connaissons aujourd'hui. Les faux de forme moderne n'apparaîtront qu'au VII^e ou VIII^e siècle de notre ère.

Il est vraisemblable que les premières faux aient servi à couper l'herbe pour faire les foins, bien que d'autres utilisations soient possibles (récolte des roseaux ou des joncs, des rameaux, feuilles, etc.). Ce qui expliquerait qu'elles apparaissent dans les **régions alpines et péri-alpines**, où la longueur des hivers imposait de faire d'importantes réserves de fourrage. Ce qui est certain, c'est que de l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle son utilisation pour moissonner n'est pas jugée appropriée, car elle frappe violemment la tige et fait tomber une partie des graines des épis. Ainsi, **jusqu'au XIX^e siècle la faux ne sert qu'aux foins** et, dans les régions qui en cultivent, à récolter l'avoine de printemps. Hormis quelques exceptions, les céréales ne sont jamais moissonnées à la faux (y compris l'avoine d'hiver).



Vieux faucheur comtois posant.

© Musée Comtois, Ville de Besançon (Fonds Garneret)

UN OUTIL ET UNE PRODUCTION EUROPÉENS

La faux est **un outil propre à l'Europe**, même s'il y a quelques exceptions, en Chine ou en Malaisie, qui n'ont qu'une importance géographiquement très limitée. En Europe même, cependant, **il y a deux types de faux**. Le nôtre, celui qui nous est familier, et qui coupe d'un seul côté, de droite à gauche (il existe des faux inversées pour gauchers, mais elles sont rares). Et un second type qui coupe de droite à gauche et de gauche à droite, le faucheur pouvant faire tourner le manche dans ses mains enduites de graisse après chaque coup. On le trouve en Carélie et dans les régions voisines du Nord de la Russie, et jusqu'en Sibérie ; l'Amérique connaît également un modèle de faux symétrique un peu différent.

Au XVIII^e siècle, la fabrication des faux en Europe est **un monopole autrichien**. La Suède, l'Allemagne et l'Angleterre ont quelques régions productrices, mais sans commune mesure avec celles de l'Autriche. Or la faux est **un outil d'importance stratégique**, puisqu'elle sert à l'approvisionnement des cavaleries, sans lesquelles il n'y a pas d'armées et en particulier pas d'artillerie. Quand la France déclenche la guerre contre l'Autriche, en 1792, le gouvernement révolutionnaire prend conscience du problème. De plus, la levée en masse de 1793 encourage l'utilisation de la faux pour les moissons car elle permet de récolter avec moins de main d'œuvre. Devant les menaces de famine, l'État s'organise et, achetant de grands stocks de faux à l'étranger, il les distribue aux paysans. C'est l'origine d'un effort qui durera plus de trente ans pour **s'approprier les techniques de l'ennemi**, par l'espionnage industriel, et pour implanter en France une industrie qui n'existait pratiquement pas.

Suite à ces nécessaires bouleversements des pratiques agricoles, les propriétaires terriens prennent conscience de l'efficacité de la faux – avec laquelle la moisson est faite quatre fois plus vite qu'à la faucille – et de l'économie de temps, de main d'œuvre et de coût qu'elle permet. Mais en rendant son **utilisation obligatoire**, ils déclenchent de **violentes révoltes de la part des paysans** contre l'outil « capitaliste ». En effet, la faux pour moissonner suscite l'hostilité des populations paysannes. En économisant des bras, elle prive beaucoup de saisonniers de travail et supprime le très ancien droit de chaumage. La faux devient partout en Occident le symbole de la puissance agricole et de sa modernité, jusqu'à la mécanisation.

L'utilisation de la faux à moissonner introduit aussi la **division sexuelle du travail** dans la pratique de la moisson. Jusqu'alors hommes et femmes coupaient les céréales. Avec la faux, les femmes sont écartées de la coupe et n'effectuent plus que le ramassage et le confectionnement des gerbes avec les enfants et les vieillards.

L'histoire de la faux a donc marqué l'histoire de l'agriculture dont elle représente un jalon important de l'évolution. L'utilisation massive de la faux à moissonner a été de courte durée dans la longue histoire de l'agriculture, **moins de deux cents ans**, mais elle a coïncidé avec l'invention de l'agronomie en tant que science moderne, encadrant une restructuration des parcelles et la spécialisation des zones de cultures. Dans cette course à la productivité, la faux a ensuite été prise de vitesse par la moissonneuse mécanique.

RÉCITS ET SYMBOLISME

La faux est aujourd'hui davantage un outil symbolique qu'utilitaire. La célèbre et effrayante figure de la mort à la faux et d'autres figures comme celle du temps gardent vivante cette mémoire et les représentations figuratives et littéraires de la faux continuent d'exister.



« Le Temps brise les armes de l'Amour », Charles-Paul Landon, huile sur bois, n^oinv. 1991.11.1.

© Collection Ville de Besançon, Musée du Temps

La légende veut que **le Dieu Grec Cronos** (le Saturne des romains) ait émasculé son père avec une faucille. Son organe génital tombant dans la mer donna naissance à la déesse de l'amour *Aphrodite*. **La déesse grecque de la moisson Déméter**, baptisée par les romains *Cérès*, à l'origine du mot « céréales », enseigne l'agriculture aux hommes. Elle fut représentée à partir du Moyen Âge, affublée d'une faucille, symbolisant sa fertilité.

À l'opposé, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il est plusieurs fois fait mention de la faucille tranchant les mauvaises herbes, ce qui signifie que Dieu châtie les méchants. On la retrouve dans les mains du **Christ de l'Apocalypse** moissonnant les âmes. Au Moyen Âge, le

Dieu *Cronos* fut associé au **Temps** (*Chronos*) et dans la littérature et l'iconographie, la faux remplaça peu à peu la faucille. Elle devint la représentante officielle du temps qui passe inexorablement et de la **Mort impitoyable**, personnifiée par la figure d'un squelette portant une faux.

Cette image inquiétante et macabre donnée à la faux n'est pas seulement symbolique. La faux a souvent été **l'arme de la paysannerie**, comme nous le dit Virgile dans les *Géorgiques* (28 av. J.-C.) :

*« Pourtant, à cette heure, le juste et l'injuste sont confondus ;
ce ne sont que guerres dans le monde entier, multiples genres de crimes ;
la charrue demeure sans honneur,
les champs, dont les cultivateurs sont enlevés, sont en friches,
et les faux recourbées sont forgées en glaives rigides. »*

ou Victor Séjour dans un chant pour les volontaires de la Campagne de France (1814) durant les guerres napoléoniennes :

*« En temps de paix, la faux est douce,
Elle est la sœur de la moisson ;
Elle coupe le blé qui pousse,
Elle est l'espoir de la maison ;
Mais, pour nous, Gaulois que nous sommes,
Elle fait ce que nous voulons :
Faucheurs d'épis et faucheurs d'hommes,
Elle nous suit dans nos sillons ».*

Stéphanie Ysard, Chargée de mission à l'Association des Musées des techniques et cultures comtoises & François Sigaut



Soldats français en campagne (détail), d'après une estampe satirique du *Temps*. Illustration de l'ouvrage de A. Dayot, « Journées révolutionnaires ».

© Bibliothèque municipale de Besançon

APPEL À CONTRIBUTION : POUR UNE EXPOSITION SUR LA FAUX

LES MUSÉES DES TECHNIQUES ET CULTURES COMTOISES souhaitent monter une exposition sur le thème de la faux, développant les thèmes évoqués dans cet article, enrichis d'une étude de la faux à l'échelle internationale, en partenariat avec d'autres musées. Musées ou particuliers, si ce sujet vous intéresse, si vous avez envie d'être associé au projet, ou si vous possédez une collection de faux ou d'objets, de photographies, de cartes postales, ou tout autre document en rapport avec la faux, merci de nous contacter, nous serons heureux de pouvoir compléter nos connaissances grâce à vous. Pour apporter votre contribution, veuillez contacter :

Stéphanie Ysard
Association des Musées des techniques et cultures comtoises
Rue des Prémoureaux
39110 Salins-les-Bains
Tél. : 03 84 73 22 04
Fax : 03 84 37 99 69
Courriel : s.ysard@musees-des-techniques.org

Pour aller plus loin...

Éditions des Musées des techniques et cultures comtoises :
✉ VERNUS Michel, *La faux, de l'outil au symbole*, 2005, 70 p.
✉ LUTAUD Laurent (réalisateur), *Faux et usages de faux*, 2000, 26 min.

Par ailleurs, les Musées des techniques et cultures comtoises préparent **une exposition virtuelle sur la faux**. Elle sera consultable sur leur site Internet au second trimestre 2010 :

www.musees-des-techniques.org

La pierre à faux, un outil précieux

LA PIERRE À FAUX EST UN OUTIL SIMPLE, voire rudimentaire qui peut sembler anodin au premier abord. Mais l'utilisation de cette pierre particulière s'avère indispensable pour le bon fonctionnement et l'efficacité de la faux. Et lorsque l'on commence à s'intéresser à elle, la pierre à faux nous dévoile de précieuses informations sur **son histoire, son vécu et son utilité technique**. Malheureusement, nous ne connaissons à ce jour que très peu d'écrits à son sujet. Les informations liées à sa fabrication et à son utilisation semblent reposer principalement sur une transmission orale.

Cette pierre dure et allongée sert à aiguiser la faux. Elle affine le tranchant de la lame au moment de la coupe de l'herbe, de la moisson ou de la fenaison. Cet outil a pour caractéristique d'être légèrement pointu aux extrémités et de forme ovale. Il peut être **placé dans un « coffrin », ou « couvier »**, pouvant avoir été taillé dans la corne d'un bovin ou dans un morceau de bois. C'est une sorte de réservoir, traditionnellement fixé à la ceinture du faucheur, qui permet de transporter la pierre à faux. **De l'eau** est généralement versée dans le « coffrin » afin d'obtenir un frottement plus fluide et glissant au moment de l'aiguillage. La lame de la faux doit être aiguisée régulièrement, **toutes les quinze à trente minutes environ**, en fonction de la qualité de la lame et des végétaux coupés. La matière première de la pierre est le grès. Selon la qualité de la lame de la faux et sa résistance aux chocs, on utilisera une pierre au grain plus ou moins fin ou grossier. De nos jours, la pierre à faux peut être confectionnée industriellement, en matière synthétique. Elle peut aussi être naturelle et provenir de carrières de Lorraine ou des Pyrénées.

La pierre à faux peut intéresser les archéologues ainsi que les ethnologues. Une étude archéologique des pierres à faux anciennes repose sur des **comparaisons** avec les techniques actuelles, habituellement analysées par les ethnologues. Les spécialistes ont dans cette perspective recours à des **expérimentations**. En phase préparatoire de la démarche expérimentale, il est nécessaire d'enquêter sur le terrain à l'aide d'outils contemporains ou plus anciens que l'on se procure sur les marchés ou dans les brocantes. Cette acquisition de matériel permet d'identifier et de comparer les objets techniques. Des informations portant sur la taille, la morphologie et les traces apparentes caractéristiques sont alors étudiées. Après quoi, des hypothèses peuvent être envisagées puis testées sur des populations dont le mode de vie est resté traditionnel. On qualifie ce domaine de recherche d'**ethnoarchéologie**, qui s'affirme de plus en plus comme une sous-discipline de l'archéologie.

En archéologie, quelle que soit la période historique ou culturelle étudiée, aucune synthèse n'a été encore réalisée sur ce type d'outil. Sur les chantiers de fouille, les archéologues ont des difficultés à reconnaître et distinguer les pierres à aiguiser. Les données concernant leur conception et leur utilisation sont lacunaires. L'intérêt d'une recherche sur ce matériel réside dans le fait de **mettre au point une terminologie précise** se rapportant à la description de ces outils. De plus, il est nécessaire d'**obtenir un référentiel de traces caractéristiques**, après observation des traces d'actions, d'usures et de frottements, relevées à leur surface. Enfin, une étude des sources d'approvisionnement en matière première de ces outils permettrait de reconstituer le système techno-économique des populations ayant travaillé avec ce type d'outil. Les recherches s'orientent donc vers **des thématiques en lien avec la technologie**. Les axes d'études sur lesquels s'appuient ces recherches sont l'archéologie, l'ethnoarchéologie, l'histoire des techniques et les sciences expérimentales, conduisant ainsi vers des projets pluridisciplinaires.

Nathalie Thomas, Doctorante en Archéologie et Sciences de l'Antiquité, à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne



L'homme à la faux : il porte à sa taille un coffrin, ou couvier, dans lequel est placée sa pierre à faux. Dessin d'après une gravure ancienne.

Pour aller plus loin...

- ☞ Anonyme, *Dictionnaire technologique ou nouveau dictionnaire universel des arts et métiers de l'économie industrielle et commerciale*. Société d'artisans et d'artistes, Paris, 1825.
- ☞ HAUDRICOURT André-Georges, « La paille et la faucille, le foin et la faux », in *Ethnologie et histoire : forces productives et problèmes de transition*, Paris, 1975, pp. 49-51.
- ☞ PAILLET Antoine, *Archéologie de l'agriculture en Bourbonnais : paysages, outillages et travaux*, Thèse de doctorat, Poitiers, 1996.

L'étude des faux gallo-romaines

AUX ORIGINES : PREMIERS TÉMOINS ARCHÉOLOGIQUES

LES PREMIERS OUTILS RECONNUS COMME DES FAUX datent de l'âge du Fer final, appelé également La Tène II (III^e-II^e siècles av. J.-C.). D'ailleurs, les découvertes les plus anciennes sont faites sur le site éponyme de **La Tène**, au bord du lac de Neuchâtel, en Suisse. Elles ont été présentées par Paul Vouga en 1923 (1) : ce sont des outils dont la lame est commandée d'une main par un petit manche en bois de un mètre environ ; par chance des manches ont été retrouvés intacts. La faux est donc originaire du centre de l'Europe : à l'âge du Fer, cette région constitue le cœur du monde celtique qui s'étend au nord des Alpes, entre la Rhénanie et la Bohême.

TROIS SOURCES POUR L'ÉTUDE DES FAUX GALLO-ROMAINES

À partir de la conquête romaine, l'usage des faux s'étend et se généralise : on en trouve dans toute la partie occidentale de l'Empire, de la Bretagne romaine (les Iles Britanniques) à la Pannonie (sensiblement la Hongrie actuelle), en passant par la Gaule, l'Italie, etc. Concernant l'époque romaine en Gaule, nous avons trois moyens de connaissance des faux : les textes, l'archéologie et l'iconographie.

Les textes sont essentiellement ceux de Pline l'ancien (2) et de Columelle (3). Toutefois, ils apportent dans ce domaine assez peu de chose. Pline parle de la Gaule en disant « les grandes faux gauloises coupent l'herbe par le milieu et en laissant les herbes courtes, elles augmentent le travail. » Mais de quelles grandes faux s'agit-il, des faux droites ou des très grandes faux courbes ? Les grandes faux courbes sont lourdes, on le verra plus loin, et ne peuvent, semble-t-il, travailler qu'au ras du sol. Rappelons que Pline l'ancien n'est pas un agronome, à la différence de Columelle, mais un compilateur, certes de talent. Malheureusement dans ce domaine Columelle dit peu de chose et n'évoque pas la Gaule.

L'archéologie est une source importante et elle est la plus vraie en ce qui concerne l'outil proprement dit. Les fragments de faux retrouvés en Gaule sont très nombreux mais il est souvent très difficile d'identifier le type de faux correspondant à ces éléments. L'examen des faux entières est particulièrement intéressant et l'on retrouve essentiellement des grandes faux courbes, assez peu différentes de celles que l'on retrouve en Bretagne romaine et en Pannonie. Les petites faux droites, certes très présentes en Pannonie, sont pratiquement absentes des découvertes actuelles en Gaule.

Ces **grandes faux courbes** sont lourdes, pesant jusqu'à 2 kg, alors que les faux contemporaines des XIX^e-XX^e siècles ne dépassent guère 0,6 kg. Leur maniement était donc difficile. Leur emploi exact fait toujours l'objet d'hypothèses (herbes, chaumes, roseaux) et la forme de leur manche nous est inconnue. Nous reproduisons un exemplaire de la grande lame de faux gauloise pour que l'on puisse aisément se faire une idée de l'importance de l'outil.



Faux courbe gallo-romaine du Musée de Châtillon sur Seine . La longueur en l'état est 1,10 m alors que la longueur courante des faux des XIX^e-XX^e siècles est de 0,60 m..

Photographie de l'auteur.

La troisième source de documentation est l'iconographie. En Gaule romaine, il existe deux représentations de faux : la stèle funéraire de Vesoul et le calendrier des saisons de la Porte Mars à Reims. Il faut signaler aussi la miniature de Cologne que nous citons pour mémoire.

LA STÈLE DE VESOUL

La stèle funéraire de Vesoul est d'une criante vérité. Le faucheur apparaît en train d'affûter sa faux, la lame et le manche sont bien visibles.

Cette stèle nous confirme la présence en Gaule de **lames de faux droites**. La lame est de faible courbure et se différencie peu des faux contemporaines. Cette lame a une nervure extérieure de renforcement importante et le marteau, servant à marteler le taillant pour sa remise en état de coupe, est présent. Une mesure relative est envisageable. Le tenon de fixation du manche, qui semble être une douille, est lié à un manche coudé afin de bien équilibrer la prise en main de l'outil.

La stèle de Vesoul, représentation graphique.



La stèle de Vesoul, détail. Photographie de l'auteur.

LE RELIEF DE LA PORTE MARS À REIMS

La porte Mars de Reims a un relief représentant le calendrier des saisons. Chaque mois est illustré par une scène indiquant des travaux agricoles. La lecture pose quelques problèmes. Le relief de la Porte Mars de Reims, si souvent mentionné, n'est connu que par des représentations graphiques, car il est actuellement en très mauvais état de conservation. On ne s'intéressera ici qu'à la partie qui concerne les faux.

La première représentation, celle de Colin, date du XVIII^e siècle, et la seconde, de Brunette, date du XIX^e siècle. La représentation de Colin montre deux types de faux, une faux à lame droite et une faux courbe. Celle de Brunette indique deux faux courbes. Il faut donc être très prudent dans l'interprétation de ce relief. Cependant, la reproduction de Colin, la plus ancienne, semble la plus conforme, en ce qui concerne la diversité connue des faux.

Si nous avons encore beaucoup à apprendre sur les faux gallo-romaines et leur utilisation en agriculture, l'archéologie nous montre l'outil tel qu'il existait et pour les grandes faux courbes un nombre suffisant pour que l'on ne puisse douter de leur utilisation fréquente. En Gaule romaine, c'est essentiellement au Nord de la Loire que l'on en retrouve le plus, pour autant que les découvertes archéologiques actuelles soient représentatives. Enfin l'iconographie, avec la stèle de Vesoul, nous donne une bonne représentation d'un type de faux.

André Marbach, Chercheur-associé post-doctorant en Histoire romaine, à l'Université de Metz

- (1) Paul Vouga (1880-1940) : archéologue suisse.
- (2) Pline l'ancien (23-79 après J.-C.) : écrivain et naturaliste, auteur de *l'Histoire naturelle* en 37 livres.
- (3) Columelle (vers 60 après J.-C.) : agronome latin, auteur de *De l'agriculture* en 12 livres.



Le relief de la Porte Mars à Reims, détail : représentation du XVIII^e siècle, par Colin.



Le relief de la Porte Mars à Reims, détail : représentation du XIX^e siècle, par Brunette.

La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne (Doubs) : une ancienne fabrique de faux, unique en Europe, accueille les visiteurs au son du martinet

LA TAILLANDERIE PHILIBERT est nichée dans une vallée verdoyante du département du Doubs, en Franche-Comté, dans le village de Nans-sous-Sainte-Anne, comptant une centaine d'habitants. Située dans une reculée, à proximité de la source du Lison, elle se trouve dans un écrin naturel et touristique magnifique.



La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne, vue depuis les collines environnantes.

© Musées des techniques et cultures comtoises/Cl. Marc Paygnard

La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne est **une forge du XIX^e siècle**, spécialisée dans la fabrication des outils taillants et particulièrement des faux. Elle fut **l'un des plus importants ateliers producteurs de faux en France**. Au début du XX^e siècle, vingt mille faux et dix mille outils sortaient chaque année de ses ateliers. Fermée en 1969 et vendue aux enchères à Monsieur et Madame Freyburger, la taillanderie a été **convertie en musée en 1978**. Grâce au respect de la famille Freyburger pour ce patrimoine, la taillanderie a été préservée dans son état originel. Elle conserve outillage et machines : roues hydrauliques, martinets et soufflets en chêne qui fonctionnent lors des visites et qui permettent de comprendre les différentes étapes de fabrication d'une faux. La taillanderie a été rattachée en 1979 à l'Association comtoise des arts et traditions populaires, aujourd'hui **Musées des techniques et cultures comtoises**, et classée en 1984 au titre des **Monuments historiques**. En 1981, elle était primée au concours national des « Chefs d'œuvre en péril » et, en 2004, elle recevait le prix « Coup de cœur des Européennes », une récompense décernée par un jury de quatorze femmes originaires de différents pays d'Europe.

UNE VISITE INOUBLIABLE

Le martinet de forge est mis en route à chaque visite. Les 250 kg d'acier s'abattant sur l'enclume 150 fois par minute font vibrer toute la salle. Deux immenses soufflets en bois de chêne de deux tonnes chacun, uniques en Europe, mus par une roue hydraulique sous l'œil médusé du visiteur, pulsent alternativement 1 m³ d'air à chaque battement. **Le circuit actuel de la visite suit les étapes de la fabrication d'une faux et s'achève par une exposition.** Une vidéo permet de voir la fabrique en fonctionnement dans les années 1960. Les images sont impressionnantes et la visite l'est tout autant. Car la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne n'a rien perdu de son authenticité. Depuis cent ans, aucun changement significatif n'a été apporté aux installations de la fabrique.



Martinet de forge en fonctionnement. Les martinets servaient à aplatir le métal pour fabriquer les lames de faux. Ils sont actionnés, encore aujourd'hui, grâce à la seule force de l'eau, tombant dans les godets des grandes roues de 5 mètres de diamètre.

© Musées des techniques et cultures comtoises/Cl. J.-B. Mérimot



Machine soufflante. Ces grands soufflets, de 3,50 m de long chacun, sont uniques en Europe. Ils sont entièrement en bois et fonctionnent, aujourd'hui encore, grâce à une grande roue hydraulique.

© Musées des techniques et cultures comtoises/Cl. J.-B. Mérimot

L'HISTOIRE DU SITE DE NANS-SOUS-SAINTE-ANNE

La taillanderie s'est installée un peu à l'écart du village de Nans-sous-Sainte-Anne, au débouché de la reculée de l'Arcange et à proximité de vastes forêts assurant l'approvisionnement en combustible. Le site présente de nombreux facteurs favorables à l'installation d'un atelier : outre **le bois présent en abondance**, il est situé **au cœur d'un réseau hydraulique complexe**. Dès le XV^e siècle des moulins existaient à Nans.

En 1828, une première taillanderie s'installe près de la source du Lison, au « Creux de la Doye », sur le ruisseau de l'Arcange. Les propriétaires, la famille Lagrange, la vendent en 1865 à la **famille Philibert**, qui en restera propriétaire jusqu'en 1965. Jusqu'au bout, les Philibert utiliseront **la force de l'eau pour la production**. En 1886-1887, ils diviseront le ruisseau en trois bras et multiplieront ainsi les roues hydrauliques. Pour régulariser le débit d'eau, plusieurs aménagements de l'Arcange seront faits. Ils construiront un barrage en amont et aménageront une retenue d'eau servant de réserve.

Au fil des décennies, la famille Philibert ne cessa d'améliorer les installations hydrauliques de l'atelier pour optimiser la production. Pour autant, durant les dernières années de son existence, la taillanderie passa pour archaïque car elle dépendait toujours de l'énergie hydraulique pour fonctionner. Aujourd'hui, la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne prend place dans **un milieu naturel préservé**, car il fut **respecté durant les cent années de production**. De plus, la totalité de ce réseau énergétique complexe et unique, composé de plusieurs roues et d'une turbine, ainsi que les machines-outils, sont toujours en fonctionnement.

LA VIE DE L'ATELIER

Ce fut avant tout une histoire de famille. Les propriétaires de la taillanderie appartenaient au milieu aisé du monde rural. Les Philibert, qui en 1927 possèdent la première voiture automobile à Nans-sous-Sainte-Anne, font partie de la bourgeoisie rurale. En un siècle de présence comme patrons de la taillanderie, les Philibert donnent des maires à la commune durant cinquante-quatre années. C'est dire l'importance de cette famille dans la vie du village. Outre leur activité industrielle, les Philibert sont des propriétaires terriens, qui cultivent suffisamment pour permettre à la famille et aux ouvriers de la taillanderie de vivre en autosuffisance, d'où le nom de « ferme-atelier » que l'on donne à la taillanderie de Nans. En 1946, ils possèdent 10 hectares sur la commune.

Les ouvriers participent aux travaux de la ferme, ainsi qu'à la vie de famille. Chaque jour, patrons et ouvriers partagent le repas préparé par la maîtresse de maison. Certains ouvriers célibataires vivent à la taillanderie. Les enfants Philibert sont élevés au milieu des ouvriers et apprennent le métier de taillandier dès leur plus jeune âge. Les patrons eux-mêmes participent à la production de l'atelier où ils se réservent la tâche la plus technique, et non moins difficile physiquement, du platinage des faux sous le martinet. L'un des frères assure les relations commerciales et se déplace en France pour rencontrer les clients. En 1880, les patrons emploient quatre salariés et les frères Philibert sont cinq à travailler à la taillanderie. 1900 est une année faste : dix-neuf ouvriers, plus deux frères Philibert, travaillent à la forge.



Ouvriers de la taillanderie et Léonard Philibert enfant, en 1905. Léonard est âgé de deux ans sur la photographie. Il est l'un des futurs patrons de la taillanderie, qu'il dirigera avec ses deux autres frères, Auguste et Emile, jusqu'à sa mort en 1967.

© DRAC/Cl. Annie Cordelier

Les ouvriers de la taillanderie comme les patrons étaient hautement qualifiés, le forgeage des outils taillants et en particulier des faux, qui représentaient la moitié de leur production, étant extrêmement difficile. Il fallait en moyenne **trois heures pour faire une faux**. Pour savoir aplatir une faux, il fallait dix à quinze ans de métier. Les ouvriers travaillaient dix heures par jour, six jours dans la semaine. Dans les années 1880, les ouvriers venaient principalement du Haut-Doubs où il existait un grand nombre de taillanderies. Après 1900, pour la fabrication des faux, les Philibert faisaient appel à une main-d'œuvre spécialisée provenant principalement du Sud-Est de la France. Les tâches influençaient sur les salaires qui allaient du simple au quintuple. Les chauffeurs, les fabricants de haches, de serpes, etc., étaient les moins payés. Venaient ensuite dans la hiérarchie les finisseurs et les dresseurs de faux notamment. Et enfin le poste le plus lucratif et le plus technique, lié au platinage de la faux, consistait en l'écrasement du lingot d'acier sous le martinet.



Auguste Philibert platinant une faux sous le martinet.
© Droits réservés

LA FAUX, UN OUTIL PARTICULIÈREMENT DIFFICILE À FORGER

A l'origine la faux est façonnée par le forgeron du village mais aussi, à partir du XV^e siècle, dans des ateliers spécialisés, appelés taillanderies parce qu'on y produit essentiellement des outils à taillants, comme les bêches, les faucilles ou les socs de charrues. Sans changements significatifs dans les méthodes de fabrication, les lames de faux sont forgées dans les taillanderies traditionnelles, comme celle de Nans-sous-Sainte-Anne, jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Très technique, la fabrication traditionnelle de la faux est le travail le plus difficile à réaliser pour le taillandier,

suivant un processus de fabrication long et délicat. Du premier forgeage ou « étirage » au « relevage de la côte », la faux est chauffée pas moins de dix-sept fois et passe dans une dizaine de mains. Le lingot d'acier de départ mesure en moyenne 25 x 3,8 x 1,4 cm. Il est martelé jusqu'à donner une lame de 60 centimètres à plus de 1 mètre de longueur. Cette lame, d'une extrême finesse, devra permettre une coupe nette de végétaux parfois très durs et résister à l'usure et aux chocs. Elle devra, en outre, être suffisamment souple pour ne pas casser (cf. p. 25).

LA FABRIQUE DEVIENT UN « MUSÉE »

A partir de la Seconde Guerre mondiale, la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne entre dans une période de déclin, due à la mécanisation des travaux agricoles à laquelle s'ajoutent la mobilisation de son personnel, son refus de travailler pour l'Allemagne et l'interruption d'approvisionnement de l'acier suédois. Après la guerre, l'activité ne sera jamais plus aussi florissante. Seuls quelques ouvriers, déjà tous salariés de la taillanderie depuis trente ans, y travaillent. Aucun apprenti n'est embauché. Les frères Philibert restent attachés à la variété et à la qualité de la production. Pourtant, d'autres taillanderies productrices de faux comme celles de Saint-Clair-sur-Galaure (Isère) et de Pont-Salomon (Haute-Loire ; cf. pp. 24-26) continueront encore de travailler jusque dans les années 1990 avec leurs systèmes hydrauliques traditionnels. Aucun Philibert après Léonard, Auguste et Emile ne reprendra la succession. C'est la mort de la dynastie des taillandiers de Nans-sous-Sainte-Anne, avec la **fermeture en 1969** de cette entreprise qui fut, jusqu'au bout, une histoire de famille.

Le processus de patrimonialisation de la taillanderie, qui se poursuit encore aujourd'hui, est amorcé dans les **années 1980**, à l'occasion d'une enquête ethnologique menée auprès du dernier survivant des frères Philibert (cf. ci-dessous). La taillanderie devenue musée, malgré son changement de statut, n'a jamais perdu l'ambiance d'atelier qui la caractérise. Depuis l'arrêt de l'activité, il y a bientôt quarante ans, les milliers d'outils qui peuplent les ateliers sont devenus des objets de collection qu'il faut conserver en tant que témoins irremplaçables du métier de taillandier, disparu en France. Aujourd'hui, la faux a été remplacée dans le jardin par la tondeuse, la débroussailleuse et dans le champ par la faucheuse, la barre de coupe et la moissonneuse. La faux traditionnelle subit la concurrence de la faux laminée. Mais la fabrication et l'utilisation des faux à lames fondues persistent pour le débroussaillage, partout où la machine est inadaptée : quinze mille à vingt mille faux en acier fondu venant d'Italie ou de Turquie sont encore vendues chaque année en France.

Stéphanie Ysard



Visite guidée de la taillanderie. Le guide Sylvain Debray réalise une démonstration de forgeage.

© Musées des techniques et cultures comtoises/Cl. J.-B. Mérimot

Taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne
Lieu-dit La Doye
25330 Nans-sous-Sainte-Anne
Tél. : 03 81 86 64 18
Fax : 03 81 86 54 70
Courriel : lataillanderie@wanadoo.fr

www.musees-des-techniques.org ▶ onglet
Musées ▶ Nans-sous-Sainte-Anne sur la carte
interactive

Visiter la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne :

Responsable du site : Michel Debray.
Visite guidée : durée 1h ; traduction des visites en anglais, allemand et néerlandais.
Ouvert les dimanches, jours fériés et pendant les vacances scolaires : en mars et novembre de 14h à 18h.
Ouvert tous les jours : en avril et octobre de 14h à 18h ; en mai, juin et septembre de 10h à 12h30 et 14h à 18h30 ; en juillet et en août de 10h à 19h.
Fermé le reste de l'année.
Accueil des groupes tous les jours sur réservation, de 9h à 18h, du 1^{er} mars au 30 novembre.

Pour aller plus loin...

☞ BRELOT Claude-Isabelle, MAYAUD Jean-Luc, *L'industrie en sabots : la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne (Doubs)*, Éditions Garnier Frères, 1982.

☞ DARLEY Emmanuel, *Fabrique de faux*, Éditions Virgile / Editions des Musées des techniques et cultures comtoises, 2004, 80 p. Collaboration Musées des techniques et cultures comtoises et Centre régional du livre de Franche-Comté.

☞ ROYET François (réalisateur), *L'écho des derniers taillandiers*, Éditions des Musées des techniques et cultures comtoises, réédition DVD, 2007, 18 min.

UNE ENQUÊTE ORALE AUPRÈS DES DERNIERS TAILLANDIERS DE NANS, PAR PHILIPPE MAIROT

EN 1980, EN COMPLÉMENT DES TRAVAUX HISTORIQUES de Claude-Isabelle Brelot et Jean-Luc Mayaud, en tant qu'étudiant, j'entreprenais une enquête orale auprès du dernier survivant des frères Philibert, patrons de la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne, et d'un ouvrier, Ernest Bordy, dans le cadre d'une **ethnologie dite d'urgence**, réduite dans ses ambitions.

L'étude des archives de cette fabrique, sauvegardées par l'abbé Garneret qui en avait remarqué l'exceptionnel intérêt et en avait entrepris l'étude en 1961, apportait quantité d'informations qui pouvaient heureusement résonner avec les apports de l'enquête ethnographique.

A l'évidence l'enquête orale, même dans ces conditions ancillaires, fournit des informations spécifiques – très complémentaires de celles contenues dans les archives commerciales et techniques, ou dans les murs, les outils et les machines – apportant de la saveur et de la valeur aux données écrites et des indications sur ce qui apparaît mémorable ou non à la mémoire familiale et individuelle.

Pour comprendre le processus de fabrication de l'outil, la **compréhension de la chaîne opératoire** est largement facilitée par l'entretien et/ou l'observation. Mais au-delà des seules successions de « passes » (étapes de travail sur l'ébauche, à l'aide d'outils), la valeur associée à chacune d'elles n'apparaît que dans l'**appréciation que porte l'ouvrier**, évoquant la difficulté du geste, la nécessité d'une forme longue d'apprentissage et d'adresse, mais aussi son caractère plus ou moins incertain. Le succès du processus de fabrication dépend de la conjonction subtilement agencée de l'air pulsé dans les foyers, de la quantité d'eau conduite sur la roue, de la vitesse de percussion des martinets qui en résulte, de la température de chauffe des lingots d'acier, et de la vitesse corrélative du geste entre boquette et chabotte (pannes supérieure et inférieure du marteau mécanique servant à écraser le métal). La trempe (refroidissement brutal du métal), en particulier, était présentée comme une opération décisive mais dont les facteurs de réussite étaient loin d'être entièrement maîtrisables. On retiendra le **sentiment de fierté de fabriquer des faux**, parmi les plus raffinés, en tous cas les plus fins outils de l'agriculture, dont la marque portait loin le renom.

L'enquête indique toujours la limite de ce qui peut se dire par le **langage** et ce qui ne s'exprime pleinement que dans le **corps agissant**.

Philippe Mairot

Conservateur en chef du patrimoine

Directeur des Musées des techniques et cultures comtoises

Fabriquer une faux aux XIX^e et XX^e siècles : Pont-Salomon, un village-usine (Haute-Loire)

EN 1886, ÂGE D'OR DE LA FAUX, la fabrication de cet outil à Pont-Salomon occupe cent quinze ouvriers, répartis de manière très différente au cours des treize étapes de la chaîne opératoire (voir tableau ci-dessous). Bien que moins nombreuses à partir des années 1960, ces étapes ne seront guère différentes techniquement. Les photographies prises par Gérard Percicot sur le site de l'Alliance, à Pont-Salomon, en 1996, représentent donc bien les gestes des hommes, leur outillage et les différents états de fabrication de la faux depuis le XIX^e siècle.

La chaîne opératoire à Pont-Salomon en 1886

- (1) Le découpage, à froid, 1 ouvrier.
- (2) L'étirage, à chaud, 7 ouvriers.
- (3) Le forgeage du manche, à chaud, les mêmes 7 ouvriers.
- (4) Le boutonnage, à chaud, 3 ouvriers.
- (5) Le marquage, à chaud, 1 ouvrier.
- (6) Le platinage, à chaud, 20 ouvriers.
- (7) Le cisailage, à froid, 3 ouvriers.
- (8) Le relevage, à chaud, 15 ouvriers.
- (9) La trempe, à chaud, 3 ouvriers.
- (10) Le revenu ou recuit, à chaud, 6 ouvriers.
- (11) Le planage, à chaud, 8 ouvriers.
- (12) Le finissage, à froid, 45 ouvriers.
- (13) Le polissage, à froid, 3 ouvriers.

(1) La chaîne opératoire, en 1886, débute avec le découpage. L'ouvrier est seul, car l'action est simple et rapide : il découpe une barre d'acier de 4,80 mètres de long, en douze morceaux ou lopins d'acier de 40 cm chacun. Chaque lopin donnera deux faux de 60 cm.

(2) Puis l'étireur, ou coutelier, allonge sous les coups du martinet successivement chacune des deux parties du lopin pour donner deux ébauches, à la longueur des deux futures faux.

A partir des années 1960, le découpage (1) et l'étirage (2) sont supprimés : une « presse » découpe la barre d'acier à la longueur voulue.

(3) Traditionnellement, le même ouvrier, l'étireur, forge ensuite le manche en forme d'équerre : il étire et cintre pour cela l'extrémité de l'ébauche.

(4) Le boutonnier pince ensuite l'extrémité du manche, pour constituer un ergot, ou bouton, qui entrera dans le manche en bois de la faux.

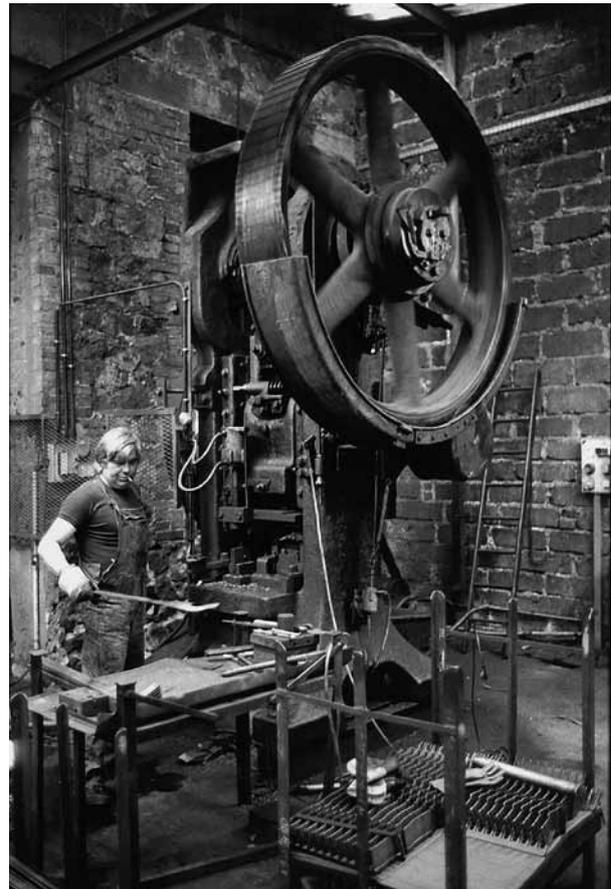


Fig. 1. L'emboutisseuse.

© G. Percicot

(5) Puis, le marqueur frappe sur le manche la marque ou le logo de la société.

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, comme on peut le voir sur la figure 1, le forgeage du manche (3) et le boutonnage (4) sont réalisés sur une seconde machine, « l'emboutisseuse ». Le marquage (5) se fait ensuite sur une machine appelée « le balancier ».

A ce stade, la faux est devenue couteau de faux, ainsi qu'on peut le voir sur la figure 2.



Fig. 2. Le couteau de faux dans son premier état : forgeage et boutonnage ont été réalisés avec l'emboutisseuse.

© G. Percicot

(6) L'opération suivante, le **platinage**, est l'opération la plus complexe et technique. Elle nécessite un ouvrier spécialisé, le platinier, dit « le Seigneur ». Sous les coups du martinet, il étire le couteau sur sa largeur et le cintre, pour donner la maquette définitive de la faux (figure 3).



Fig. 3. Le platinage : après chauffage à blanc dans le four, la lame est frappée au martinet.

© G. Percicot

Quatre passages sous le martinet sont nécessaires pour réussir le platinage (figure 4).



Fig. 4. Le couteau après le premier passage sous le martinet : l'avant (partie pointue) est étiré, mais pas encore l'arrière ni le milieu.

© G. Percicot

(7) Une fois le couteau de faux platiné, le cisailleur chute du métal à la pointe de la faux et sur la **lame**, pour lui donner sa longueur et sa largeur exactes.

(8) Le releveur plie la partie supérieure de la lame, pour faire la côte, et dresse le manche.

(9) Le trempieur met la faux dans un four à 950°C, la ressort, et la plonge ensuite dans un bain de suif (graisse de bœuf) pour reconstituer la structure de l'acier, martyrisé par les différents passages au four subis depuis le début de la chaîne et les coups du martinet.

(10) Le recuiseur réchauffe à nouveau la faux dans un four à 400°C, pour atténuer l'effet de la trempe qui a rendu l'acier dur et cassant.

(11) Le planeur nivelle la surface de la lame gondolée par les différentes opérations.

(12) En fin de chaîne, le finisseur corrige les défauts de la lame avant sa vente. Les ouvriers sont très nombreux car les opérations sont minutieuses et variées (fig. 5).

(13) Si la faux n'est pas polie elle est dite « grise ». Mais elle peut encore être embellie, c'est-à-dire lustrée. Le polisseur lustre soit la face de la lame : la faux est dite « demi-polie » ; soit la face et le dos de la lame : la faux est alors dite « de qualité supérieure ».

Joseph Gourgaud, Professeur d'histoire et Agent du patrimoine
& Photographies de Gérard Percicot

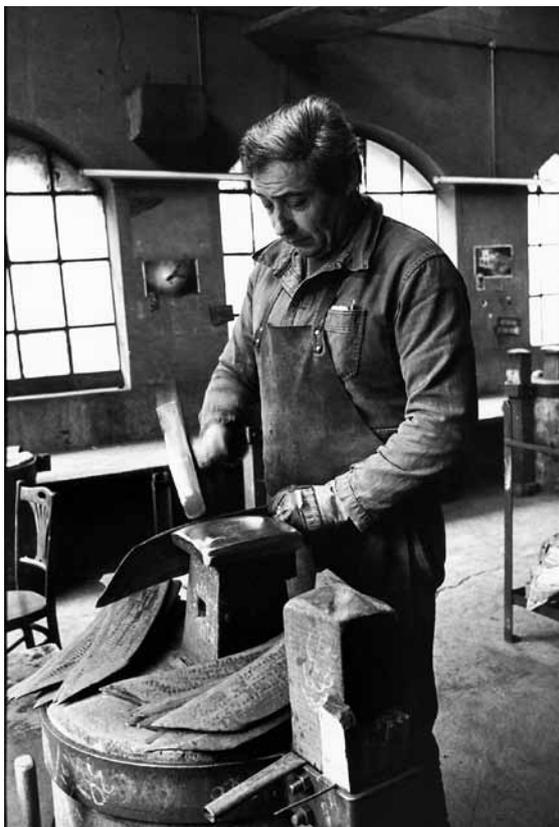


Fig. 5. Finition du plat de la lame au marteau.
© G. Percicot

Visites de Pont-Salomon et de la Vallée des Forges pour les groupes :

- Association « Vallée des Forges »

Renseignements : Joseph Gourgaud

Tél. : 04 77 35 53 46

- Maison du tourisme de la Haute-Loire

Visites en autocar possibles à partir de 19 personnes.

Renseignements : Xavier Delpy

Tél. : 04 71 07 41 65

www.valleedesforges.com

PONT-SALOMON : UN VILLAGE-USINE

À **U** XIX^E SIÈCLE, PONT-SALOMON, en Haute-Loire, est un village-usine de 1 400 habitants : il s'étire sur 3 km en suivant l'implantation de ses sept sites de production de faux, sur les rives de la rivière Semène. Ce territoire porte aujourd'hui le nom de **Vallée des Forges**.

À sa création par Alexis Messet en 1842, l'usine compte quatre sites. Elle sort alors sa première faux. Lorsqu'il prend la suite de l'affaire, en 1856, Pierre-Frédéric Dorian implante trois autres sites de production et crée la société « Dorian-Holtzer, Jackson et Cie » qui prend dès lors de l'ampleur.

Cette même année, **l'arrivée de nombreux ouvriers supplémentaires pousse la société à créer de toutes pièces une commune** ; puis en 1872, une paroisse, avec la construction à ses frais de l'église dès 1870. Elle loge ses deux cents ouvriers dans des logements collectifs, tels que la « caserne » : un bâtiment en briques de 100 mètres de long, où vivaient cinquante-six familles.

La politique sociale est très développée : logements, jardins ouvriers, infirmerie gratuite, caisse de secours, école, bibliothèque. Cette politique fait venir de toute l'Europe les meilleurs forgerons de faux, dont les tout premiers sont soit des Autrichiens venus du Tyrol, soit des Allemands venus du bassin Rhénan, suivis au XX^e siècle par les Italiens, les Espagnols et les Portugais.

La dernière faux est sortie de l'atelier de l'Alliance en 1998. Après 156 ans de production, **cet outil cesse d'être fabriqué suite au départ du dernier détenteur du savoir-faire du « platinage »** : les photographies, prises en 1996, rendent hommage à cet ouvrier (fig. 3 et photographie p. 2). L'usine du site de l'Alliance reste active, mais centrée sur d'autres productions (site privé, non visitable).

Le **Musée de la faux et de la vie ouvrière**, ouvert en 1996 sur le site du Foulthier, est actuellement fermé suite à des inondations et à la réalisation de travaux, en attente des projets de la Communauté de communes qui gère le site. Pour les groupes, **deux circuits** sont néanmoins proposés. Un circuit pédestre, organisé par l'association « Vallée des Forges », guidé par Joseph Gourgaud, sur le thème de la ville ouvrière de Pont-Salomon, intègre la visite de l'église, des logements ouvriers et de la caserne. Indépendamment, un circuit en autocar, proposé par la Maison du tourisme de la Haute-Loire et les guides de l'association « Patrimoine du Velay », couple la visite de la Vallée des Forges à Pont-Salomon et du Musée des Manufactures de Dentelles à Retournac.

Joseph Gourgaud

Plaidoyer pour la faux : un outil d'avenir !

UN MOMENT FESTIF : LES DAILHADES

JUSQUE DANS LES ANNÉES 1950, de nombreux villages de montagne, dans les Pyrénées comme dans les Alpes, organisaient à l'occasion de leurs fêtes patronales **des dailhades : de l'occitan dailher qui signifie faucher**, terme que l'on retrouve dans les patois de Savoie, de Provence et du Sud Ouest. Ces rencontres réunissaient les meilleurs faucheurs de la région dans une joute amicale et festive. Chaque candidat à la victoire se voyait attribuer une parcelle (un carré de 10 x 10 mètres), délimitée par quatre jalons, et qu'il s'agissait de faucher de la meilleure façon. Le chronomètre était banni, seule comptait la qualité de la coupe : hauteur de l'herbe (la plus rase possible), linéarité et espacement régulier des andains (1), entre autres critères. Un double jury de connaisseurs notait les concurrents jusqu'à désigner le vainqueur, auquel on remettait une coupe qui ornait le *cantou* de la cheminée dans la cuisine (2).

A ma connaissance, cinq dailhades subsistent dans les Pyrénées : une dans les Hautes Pyrénées, celle de Ferrère, petit village au fin fond de la Barousse, non loin de Saint Bertrand de Comminges (organisée le dimanche autour du 14 juillet) ; trois en Haute Garonne, à Artigue (fin juin), à Cazaux-Layrisse (fin juin aussi), à Cazaux-Castillon (début août) ; et une en Ariège, au Fossat (mi-mai).

Faucheur autodidacte et néo-rural, je me suis inscrit, avec un ami, à **la dailhade de Ferrère**, il y a quatre ans. Évidemment, nous avons été ridicules : dernier et avant dernier. Mais nous avons observé, discuté et pris des contacts. En particulier, je suis allé chez le champion du concours prendre des leçons de battage de faux. Et voilà qu'après quelques errements, à la surprise générale et surtout la mienne, je décroche la médaille d'argent de la dailhade 2007. Loin de moi une once de vanité : la seule chose importante est que cette consécration m'a conféré une certaine autorité qui me permet de témoigner.

FAUCHER C'EST FACILE...

Je peux, en particulier, **contester les clichés** qui imprègnent la plupart des esprits : la faux, c'est très technique, faucher, c'est difficile, il faut avoir été initié dès le plus jeune âge, il faut un long apprentissage, et puis c'est pénible, plus personne ne veut se donner cette peine, le rotofil (3) est plus rapide et plus facile d'emploi, etc.

Non, c'est tout le contraire. La faux ce n'est pas très difficile, on peut très bien apprendre à faucher correctement en peu

de temps. Avec un bon matériel, non seulement on ne se fatigue pas mais, lorsqu'on rentre en résonance avec son outil, le doux feulement de la lame bien aiguisée dans une herbe bien haute vous procure une joie ineffable.

J'ai observé les derniers vieux faucheurs, je les ai imités. En leur posant les questions précises que seule la pratique permet de poser, j'ai pu corriger mes nombreux défauts. **Une fiche de conseils et de préceptes pour faucher correctement résume cet apprentissage** : l'essentiel tient en deux pages, faciles à diffuser (4). L'observation scrupuleuse de ces conseils est susceptible de débloquent le néophyte à condition qu'il fasse preuve de constance et de résolution. J'ai enseigné ces principes à plusieurs amis. Je peux témoigner qu'en une journée, ils avaient acquis l'essentiel des gestes du faucheur. Cependant, **pas de fine lame, pas de bonne faux, sans un bon battage** : la fiche technique donne bien quelques principes mais l'exposé mérite des précisions qui seront prochainement développées dans un DVD.



Séance de battage.

... ET C'EST UTILE !

Savoir faucher, d'accord, mais pourquoi ? Tout simplement pour la beauté du geste, pour le silence, pour la légèreté, pour l'après pétrole, bref, pour le plaisir, et pourquoi pas, pour le jeu ainsi que le suggèrent certains faucheurs anglo-saxons.

Mais, débarrassée des clichés de la difficulté et de la fatigue, la faux possède encore de nos jours d'autres puissants atouts. Tout bon faucheur vous affirme avec raison que la

faux est moins fatigante et plus rapide que le rotofil, qu'elle ne bourre jamais dans les herbes hautes, à la différence de ces engins et des tondeuses. Une coupe à la faux, bien rase, permet d'**espacer l'entretien d'une pelouse**. Alors qu'une tondeuse requiert des passages pratiquement tous les dix jours le même résultat peut être obtenu en deux fauches annuelles : en mai et en août. Par ailleurs, **la concentration de l'herbe sur les andains facilite son ramassage**.

Enfin il est un problème crucial qui ne pourra être résolu efficacement qu'au moyen de la faux. Il s'agit des **estives de montagnes abandonnées de tout pacage** et qui sont, hélas, envahies par les fougères, en interdisant pratiquement toute fréquentation. J'en veux pour témoignage la reconquête d'un hectare de fougères en une journée, au dessus de Tarascon sur Ariège, conduite en compagnie de deux faucheuses, moniales d'une abbaye bénédictine, incluant dans la journée l'initiation des ouvrières !

C'est pourquoi il est important de développer un enseignement de la pratique de la faux, avant qu'il ne soit trop tard et que les derniers bons faucheurs disparaissent, avec leur talent, dans la grande fosse du temps.

Ce n'est pas une boutade que d'avancer la prophétie suivante : l'avenir de la faux... c'est Internet ! Déjà le réseau commence à rassembler des bonnes volontés. Certains sites voient émerger des néophytes en recherche de renseignements et de connaissances. De nouveaux blogs vont diffuser l'apprentissage de la faux. Depuis quelques années un mouvement international – notamment avec Peter Vido au Canada et Simon Fairlie en Angleterre – se dessine en faveur de cet outil que je place, avec le coin



*Dailhade de Ferrère.
Le benjamin
des concurrents
à 14 ans.*

hélicoïdal et la planche de surf, sur le podium des objets parfaits créés par l'homme ! Et qu'est ce qu'un objet parfait ? Un objet qui, par la pureté de sa forme, la simplicité de sa structure, la beauté de son dessin, remplit parfaitement la fonction pour laquelle il a été conçu.

Gérard Lalanne-Berdouticq

LES FABRICANTS DE FAUX AUJOURD'HUI EN EUROPE

J'AI INTERROGÉ UN QUINCAILLIER DE MONTAGNE qui m'a donné des renseignements très intéressants sur les fabriques de faux aujourd'hui... Il n'y a plus de fabricants de faux en France. Il en reste un en Allemagne, deux ou trois en Italie, mais surtout au moins un en Autriche : Styria-Union qui selon lui fabrique les meilleures faux du monde. Elles sont commercialisées en France sous le label « la merveilleuse, véritable acier de Styrie ». Ce quincaillier en vend en moyenne une centaine par an et m'affirme que le chiffre augmente, car il constate un retour à la faux. Il faut choisir une lame longue de 60 cm (60 est gravé sur le talon de la lame). De plus il m'affirme qu'il y a au moins sept ou huit quincailleries dans les Hautes Pyrénées qui vendent des faux. La moralité, c'est qu'elle n'est pas morte, loin de là. Et c'est tant mieux.

Gérard Lalanne-Berdouticq

Bellota Herramientas, S.A.
20230 Legazpi, Guipuzcoa
Espagne

Struc Tovarna kos in srpov d.o.o.
Kovaška c. 100
2344 Lovrenc na Pohorju
Poreklo
Slovénie
Tel. : 02 6785 126

Johann Offner
Werkzeugindustrie Ges.m.b.H
Schwemmtratten 7
A - 9400 Wolfsberg
Autriche
Tel. : +43 (0) 4352 2731 - 0
Fax : +43 (0) 4352 2731 - 148
www.offner.at

Styria-Union
Steiermärkische Sensenwerke Gmbh
A- 4575
Robleiten
Autriche
www.schrockenfux.at

LES MÉTHODES DE NOTATION DE LA DALHADA DU FOSSAT (ARIÈGE)

LA DALHADA ANNUELLE DU FOSSAT s'est déroulée les 15 et 16 mai 2010. Le concours était organisé le samedi matin, clos par les remises des récompenses et un repas convivial. Des animations concernant les vieux métiers et des jeux liés à la culture occitane rythmaient aussi la journée. Quarante-deux faucheurs ont participé à cette édition de la dalhada, parmi lesquels six femmes, trois Basques et quatorze Catalans. La soirée et le jour suivant ont été dédiés aux échanges culturels.

Les principes de la dalhada du Fossat sont les suivants :

- Faucher une bande d'herbe sur une longueur de 10 m aller, puis 10 m retour créant ainsi un andain central.
- Aller le plus rapidement possible, réaliser une bande fauchée la plus large et la plus parallèle possible, avec un front de coupe le plus aligné possible.
- Tout ceci avec une excellente qualité de coupe (attaque, coupe rase, sans crêtes y compris sous l'andain) et un andain parfaitement aligné.

Le mode de notation intègre la performance physique et la performance artistique :

- La note de la performance physique est la somme des notes temps et largeur totale fauchée. Cette note atteint au maximum 50 points.
- La note de la performance artistique est elle liée à de nombreux critères : écart de parallèle, écart d'alignement, qualités d'attaque de coupe, de coupe générale, d'alignement d'andain et de coupe sous l'andain. Cette note atteint au maximum 70 points.

Une feuille de notation réunit ces critères d'évaluation. Elle est mise à disposition sur le site Internet de l'AFMA (4).

Les notes de qualité sont attribuées par un duo d'arbitres désignés pour l'ensemble du concours. La méthode de notation privilégie comme on le voit l'artistique par rapport à la performance. Le calcul de la note finale se fait informatiquement avec l'aide du tableur Excel dans lequel est intégrée une série de formules conçue par les organisateurs, qui font la particularité de la dalhada du Fossat.

Le but est que chaque participant suivant sa spécialité puisse juger de sa performance sur les divers points évalués et que les plus réguliers remportent les premiers prix, tout ceci dans un esprit très convivial.

Les co-présidents de l'Union Des Associations Culturelles de la Haute Lèze (U.D.A.C)



Dalhada du Fossat. Le chronomètre et la feuille de notation constituent l'équipement des arbitres.

Comment participer ou assister aux dailhades de Ferrère et du Fossat

Dailhade de Ferrère, Hautes Pyrénées (65) :

Organisée par le Comité des fêtes de la Commune de Ferrère.

La dailhade 2010 aura lieu le dimanche 11 juillet, à 15h, à Ferrère.

Inscription auprès de la Mairie.

Tél. : Mairie de Ferrère, 05 62 39 23 65.

Contact : Comité des fêtes de la Commune de Ferrère.
www.conseil-general.com/mairie/mairie-ferrere-65370.htm

Dalhada du Fossat, Vallée de la Lèze, Ariège (09) :

Organisée par l'Union Des Associations Culturelles de la Haute Lèze (U.D.A.C.).

La dalhada se déroule mi-mai, au Pré de Versailles, 09130 Le Fossat.

Tél. : Gisèle Vergé, 05 61 69 83 04

Tél. : Christine De Latour, 05 61 69 18 02

Courriel : Yves Fauré, coprésident de l'U.D.A.C.,
yves.maryse.faire@orange.fr

www.lefossat.com

(1) Andain : alignement de l'herbe coupée au fur et à mesure que le faucheur avance dans son travail.

(2) Cantou : poutre qui supporte la hotte de la cheminée, en patois occitan.

(3) Rotofil : fil de nylon en rotation, animé par un moteur à très haute vitesse.

(4) La fiche technique pour faucher et la feuille de notation de la dailhada du Fossat sont disponibles sur le site Internet de l'AFMA : www.afma.asso.fr

Un parcours : Céline Le Bihan, chargée de mission à l'AFMA

COMME LE DIT LA CHANSON, « on ne choisit pas les trottoirs de Manille, de Paris ou d'Alger pour apprendre à marcher » (*Né quelque part*, Maxime Le Forestier). Née à Paris, j'aime la capitale : se perdre dans un dédale de rues que l'on n'a pas encore empruntées, admirer la Seine et ses péniches... Mais il y manque certaines choses, comme la beauté des paysages ruraux – mélanges de merveilles naturelles et de productions des hommes et des femmes – et les initiatives des gens passionnés par leur territoire et leur patrimoine. L'AFMA est une fenêtre grande ouverte sur ce monde rural. Comment une jeune parisienne arrive-t-elle à l'AFMA ? Et que peut-elle apporter à ses adhérents ?

UNE FORMATION AUX ARTS, À L'ETHNOLOGIE ET À LA VALORISATION DU PATRIMOINE

Les études que j'ai suivies jusqu'en **Maîtrise, à l'Université Paris I, en « Histoire de l'art et Archéologie »**, m'ont permis de découvrir une autre discipline : **l'ethnologie**, l'étude des personnes, de leurs activités et de leurs croyances, en France comme aux quatre coins du monde. Car cette discipline entretient des liens étroits avec l'archéologie, par exemple sous la bannière de l'ethno-archéologie (cf. p. 17). De même qu'avec les arts : l'artisanat, les arts populaires, les beaux-arts, notamment lorsqu'ils présentent des images de la vie quotidienne ou des images symboliques (cf. p. 12 et ill. p. 15). C'est pourquoi les **musées d'agriculture**, en tant que musées d'ethnologie, ou musées de société, ont il me semble tout à gagner à s'ouvrir à ces domaines. En d'autres mots, à mélanger les genres, dans leurs espaces muséographiques permanents et dans leurs expositions temporaires.

Il est malaisé de travailler dans le secteur culturel sans une formation professionnalisante. C'est pourquoi j'ai poursuivi ensuite en **DESS, à l'Université du Mans, en « Valorisation du patrimoine culturel et Développement local »** (cf. *Agrimuse* n°3, pp. 3-5). Les débouchés sont variés, étroitement liés aux thèmes des stages réalisés. Si l'on pense naturellement aux carrières culturelles de la Fonction publique, les débouchés en secteur associatif, comme à l'AFMA, ou en secteur privé, dans les cabinets de conseil, sont également passionnants.

Par le biais de cette formation, directement suivie par un emploi, j'ai donc eu la chance de faire un détour de deux années par la campagne sarthoise : autres lieux, autre vie, qui me permettent aujourd'hui de me sentir très proche des territoires ruraux et de leurs populations.

Plus récemment, après avoir étoffé mon expérience lors de différentes missions, j'ai souhaité compléter ces études par la réalisation d'une recherche scientifique en sciences sociales, sur le monde du travail : un domaine découvert à l'occasion de missions auprès d'anciens fondeurs de bronze, dans la Sarthe, et mineurs de charbon, dans la Nièvre. Je me suis donc inscrite en **Master à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)**, une école aux méthodes d'enseignement pédagogiques et qui offre une excellente formation à la recherche. Je poursuis actuellement en deuxième année, dans la spécialisation « **Histoire et ethnologie du travail** ». J'entame en effet une recherche sur les parcours professionnels d'agriculteurs ayant ouvert un musée d'agriculture, ou impliqués en tant que bénévoles auprès de tels musées. Dans ce cadre, le réseau de l'AFMA pourra m'être précieux, afin d'identifier les personnes engagées dans de telles entreprises et de conduire ma recherche auprès d'eux (cf. p. 31).

DES COMPÉTENCES AU SERVICE DE L'AFMA ET DES MUSÉES

Cette formation et des missions dans des structures variées – dans les collectivités territoriales, en cabinet et en secteur associatif – m'ont permis de développer des compétences qu'il s'agit aujourd'hui de mettre à profit auprès de l'AFMA et de ses adhérents.

Dans le domaine de l'étude et du conseil, il est important de traiter les questions de **muséographie** en prenant en compte conjointement les exigences du **développement local** et du **développement touristique**, deux approches complémentaires. En effet, pourquoi privilégier un certain type de visiteurs – les habitants – plutôt qu'un autre – les touristes ? Il me semble que seule **une approche globale** permet de développer un musée et de le pérenniser. Il faut considérer de nombreux aspects : la qualité des contenus (thématiques, objets, outils pédagogiques...) ; l'adéquation entre les moyens d'accès et d'accueil et les publics visés (routes, gares, hébergements, aménagements pour les personnes handicapées, salles d'animations pour les groupes de scolaires, dispositifs d'accueil des visiteurs étrangers...); ou encore, les programmes d'animations de la Commune et du Pays dans lesquels s'inscrit le musée (fêtes, démonstrations, spectacles, expositions dans les différents musées ou hors-les-murs...). Ayant participé à plusieurs études en muséographie, développement local et développement touristique – par exemple, l'élaboration



Céline Le Bihan au Centre de documentation et d'information de la Bergerie Nationale de Rambouillet.

d'un projet scientifique et culturel pour le musée de la Fonderie d'Antoigné, à Sainte-Jamme-sur-Sarthe – l'expérience acquise m'est aujourd'hui utile pour pouvoir **conseiller les musées adhérents de l'AFMA qui nous en font la demande**. Ce fut le cas récemment en Bretagne, où Evelyne Wander, vice-présidente de l'AFMA, et moi-même, nous sommes rendues pour la conduite d'une étude.

Dans le domaine de la communication, il est possible de réaliser des outils de médiation culturelle à l'aide de **logiciels simples et peu onéreux, aisément utilisables par les musées de petite taille**. Avec le logiciel de mise en page **Publisher** (suite Office de Microsoft), j'ai par exemple participé à la réalisation d'un **livret pédagogique** sur les métiers du bois en Sarthe au XIX^e siècle, depuis les métiers de la forêt jusqu'à ceux de la construction et de l'aménagement d'une maison. Ce livret, destiné à un public de scolaires, proposait une découverte des collections des musées de la Sarthe, mais aussi des forêts du département : une manière de relier ces musées à leur environnement proche, à leur territoire. Avec le logiciel de création multimédia **NéoBook** (éditeur NéoSoft), j'ai participé à la réalisation d'un **cd-rom** sur les pratiques des danses anciennes, du Moyen Âge à nos jours. Aborder un tel thème au musée est une manière d'ouvrir la réflexion sur le « patrimoine culturel immatériel », ou « PCI » : une dénomination proposée par l'Unesco pour parler, par exemple, des chants, des danses, des savoir-faire artisanaux, c'est-à-dire d'un patrimoine humain, vivant, et toutefois lié à l'utilisation d'objets, tels qu'outils, costumes, instruments de musique...

Forte de ces expériences j'espère renforcer les liens avec les adhérents de l'AFMA, soutenir leurs projets, et participer ainsi à leur action engagée et passionnée.

Céline Le Bihan

« PARCOURS D'AGRICULTEURS. DE L'AGRICULTURE À LA CULTURE AU MUSÉE » APPEL À TÉMOINS DANS LE CADRE D'UN PROJET DE RECHERCHE EN MASTER 2

IL EXISTE PLUS DE MILLE MUSÉES D'AGRICULTURE SUR le territoire français, de formes variées héritées de leur histoire plurielle. Certains sont le fruit du désir des agriculteurs eux-mêmes, lesquels ont dû opérer un **tournant dans leur parcours professionnel**, pendant ou suite à leur carrière. Spécialistes de l'agriculture et de la culture, ils œuvrent parfois en tant que **bénévoles**, parfois en tant que **créateurs ou responsables d'une structure muséale ou associative**. Et les formes de ces réalisations sont variées : le musée peut être relié à une exploitation, des prestations touristiques de type gîte ou semaine à la ferme peuvent être proposées...

Comment s'explique historiquement ce processus ? Pourquoi avoir décidé de créer ou d'animer ces musées ? Quelles formes revêtent-ils ? Et comment les agriculteurs ont-ils imaginé et conduit ce changement dans leur parcours professionnel ?

Je chercherai les réponses à ces questionnements en croisant les apports de l'histoire et de l'ethnologie.

- D'une part, en posant les grandes lignes de **l'histoire de l'agriculture et de sa muséographie**, en France au XX^e siècle.
- D'autre part, en réalisant une **enquête orale auprès d'agriculteurs impliqués dans ces musées**, par une approche biographique interrogeant leurs parcours professionnels et leurs motivations.
- Enfin, en réalisant une **observation** de l'organisation du travail, des locaux, du personnel et en dressant une typologie de ces musées.

Je souhaite ainsi présenter sous un jour nouveau la question de la **patrimonialisation du domaine agricole**, en la centrant non pas principalement sur les sites (sans toutefois éluder cette question), mais sur les **hommes et femmes acteurs du changement**.

Dans le cadre de cette recherche, **je m'adresse donc aux agriculteurs, toujours actifs ou retraités, créateurs de musées ou bénévoles dans ces musées, et désireux de participer à l'enquête**. Il s'agira de mettre en valeur un parcours professionnel riche de l'alliance de deux compétences et de deux engagements, en m'apportant leur témoignage et en m'ouvrant la porte de leur musée. Merci par avance !

AFMA

« Projet de recherche C. Le Bihan »

6, avenue du Mahatma Gandhi

75116 Paris cedex 16

Tél. : 01 44 17 60 63

Courriel : lebihan.celine@gmail.com

L'exposition « S.O.S. *Save Our Sources* / Sauvons nos ressources », prête pour de nouvelles escales

L'EXPOSITION « S.O.S. *Save Our Sources* / Sauvons nos ressources » a été créée dans le cadre du programme européen Culture 2000 « Cult rural ». Elle est le produit d'un partenariat de l'AFMA avec le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, l'Écomusée de Marquèze (dans les Landes) et deux pays de l'Union européenne, la Hongrie et la Suède. Elle a fermé ses portes à l'Écomusée de Marquèze en novembre 2009, après onze mois de présentation et l'accueil de 12 000 visiteurs. Forte de ce succès, l'AFMA propose à ses adhérents le prêt de cette exposition itinérante.

Le lien entre le patrimoine rural et le développement durable constitue la thématique centrale de cette exposition. Comment peut se manifester ce lien ? Avec quels éléments du patrimoine rural ? Et pour quels objectifs ?

Un système complet d'affiches et de panneaux structure le parcours. Des affiches « messages », sous forme de posters illustrés de photographies en noir et blanc, mettent en évidence les propos phares de l'exposition. De très nombreuses photographies, de grand format et encadrées, viennent illustrer les thèmes développés. Un ensemble de films documentaires numérisés est disponible : ces films proviennent du fonds du ministère de l'Agriculture ou ont été réalisés pour l'exposition. D'autres films, à teneur plus locale, pourront être créés ou recherchés par la nouvelle structure d'accueil de l'exposition. Un dispositif audiovisuel complet est également mis à disposition : téléviseurs, lecteurs de DVD, projecteur... Enfin, un riche matériel muséographique et pédagogique est proposé : table de

repas décorée et utilisée comme support des téléviseurs, maquettes de machines agricoles... Selon les choix des responsables et les possibilités du lieu d'exposition – place disponible, collections en propre, prêts envisageables – des objets plus ou moins nombreux pourront venir enrichir le propos. Le lieu d'exposition doit disposer de 150 à 300 mètres carrés pour accueillir l'ensemble du dispositif scénographique proposé.

Le prêt de l'exposition est gratuit et une assistance de la part de l'AFMA pourra être étudiée en termes de conception, pour l'adaptation aux lieux et aux attentes des responsables. Les frais d'assurance, de transport, de montage scénographique, ainsi que l'hébergement et les frais de mission liés aux membres de l'AFMA participant à l'opération, sont à la charge de la structure d'accueil. **Des informations complémentaires sont disponibles sur le site Internet de l'AFMA et sur celui du programme européen « Cult rural »** : photographies et vidéo de l'exposition ; *Petit journal* au format PDF, reprenant l'ensemble des textes de l'exposition. Ce *Petit journal* pourra être distribué gratuitement au public du lieu d'accueil.

Après avoir voyagé en Hongrie, en Suède et dans le Sud-Ouest de la France, nous espérons que cette exposition fera bientôt de nouvelles escales. L'AFMA se félicite de participer ainsi à la connaissance et à la préservation du patrimoine naturel et culturel de notre planète au côté de ses adhérents. Renseignez-vous !

Céline Le Bihan



Informations complémentaires :

AFMA

6, avenue du Mahatma Gandhi

75116 Paris

Tél. : 01 44 17 60 63

Courriel : contact@afma.asso.fr

www.afma.asso.fr ▶ onglet Cult Rural

www.cultrural.net ▶ drapeau français ▶

onglet Expositions ▶ Exposition thématique 2

Une salle d'exposition à l'Écomusée de Marquèze : panneau, photographies, objets, dispositif audiovisuel...

A la recherche de la pomme de terre

SI LES MUSÉES D'AGRICULTURE traitent souvent dans leurs présentations permanentes ou dans leurs expositions de thèmes comme « Du blé au pain », « De l'herbage au fromage », « De la vigne au vin » pour évoquer la fonction alimentaire de notre agriculture, **la pomme de terre semble un sujet très rarement traité** alors que sa place dans notre agriculture et notre alimentation est des plus importantes depuis le début du XIX^e siècle.

Dans les collections de ces musées se trouvent souvent divers modèles de planteuses et d'arracheuses de pommes de terre qui ne sont jamais mis en valeur ni replacés dans une chaîne opératoire de production. Photos et documents sont rarement présentés alors que de nombreuses sources existent. **L'Année Internationale de la Pomme de Terre décrétée en 2008 par l'ONU et la FAO** n'a guère suscité de manifestations dans les musées. Ce tubercule serait-il moins noble que le pain, le fromage ou le vin ? Serait-on encore prisonnier de préjugés que les historiens de la pomme de terre connaissent bien ? Cette absence de la pomme de terre semble paradoxale alors qu'elle a **une place majeure dans notre alimentation et notre imaginaire**, qu'elle connaît actuellement une renaissance culinaire et gastronomique, qu'elle est de plus en plus investie par les plasticiens...

Il serait temps de faire le point sur sa présence dans nos musées, sur sa place dans les manifestations patrimoniales et festives, sur la conservation et la multiplication des variétés anciennes... **C'est donc à un inventaire que nous vous appelons**. Il nous faut repérer les types d'outils et de matériels présents dans les musées, la documentation technique qui s'y rapporte, les présentations et expositions relatives à sa culture, les collections de variétés anciennes, les fêtes rurales qui ont pour thème la pomme de terre, les documents historiques qui évoquent sa culture et sa consommation en un lieu donné, les sources iconographiques, cinématographiques et bibliographiques, les productions documentaires des musées sur ce thème...

Nous lançons à tous un appel afin d'avoir une image claire de la place de la pomme de terre dans les préoccupations des acteurs du patrimoine agricole, rural, alimentaire... Merci donc par avance de nous faire remonter toute information liée aux dimensions que nous avons évoquées afin de nous permettre **d'avoir une vue globale de ce patrimoine et de ces actions que nous pourrions restituer à tous !**

Georges Carantino



La pomme de terre se met en scène à la Ferme Musée du Léon (Finistère). Un panneau didactique explique en mots et en images comment elle fut introduite en Bretagne. Nombre de machines et outils sont exposés.

Pour nous faire parvenir toute information ou documentation :

AFMA

« Projet inventaire pomme de terre »

6 avenue du Mahatma Gandhi

75116 Paris

Tél. : 01 44 17 60 63

Courriel : contact@afma.asso.fr

Pour visiter la Ferme Musée du Léon :

Lanqueran, par Berven

29440 Tréflaouéan

Responsable : Marie-José Méar

Tél. : 02 98 29 53 07

Fax : 02 98 29 50 98

Horaires d'ouverture :

10h-12h et 14h-19h du 1^{er} mai au 30 septembre.

Groupes sur rendez-vous, toute l'année.

Une nouvelle fédération en Loire-Atlantique : la FDMA44

LA LOIRE-ATLANTIQUE, de par sa localisation dans un paysage de productions très variées, tant terrestres que maritimes, disposerait à elle seule d'une trentaine de musées et d'associations liées au patrimoine rural, à la sauvegarde des techniques agricoles et aux savoir-faire, autour de thèmes aussi vastes que la vigne et le vin, les tracteurs Ferguson, les moulins à eau ou à vent, la minoterie, les lavoirs, les races locales...

Profitant d'un tel réseau, les principaux dirigeants se sont unis sur un projet commun fédératif en vue de centraliser leurs efforts de représentation et de négociation auprès des organismes locaux cofinanceurs ou intervenants. Après plusieurs mois de réflexion et de concertation, la **Fédération départementale des musées d'agriculture et du patrimoine rural de Loire-Atlantique** vient d'être créée. Une réunion tenue en octobre dernier à Vigneux-de-Bretagne, avec plus de 80 participants, a permis une assemblée générale constitutive statutaire mais aussi des échanges techniques intéressants sur l'expérience et les attentes de chacun.

Il reste certes encore des détails de principe à finaliser, notamment la participation des personnes individuelles : chercheurs et scientifiques, collectionneurs et amateurs passionnés, peut-être par une représentation par collèges. Mais une telle initiative est à signaler, fort appréciée du Conseil général qui voit ainsi se profiler un interlocuteur unique, coordonnateur, et qui facilite les échanges et mises en commun de moyens.

La priorité est d'abord donnée à l'acquisition d'un logiciel spécialisé et la réalisation d'un **inventaire systématique et numérisé de l'ensemble des collections des associations et musées adhérents** en vue de la création d'un « musée virtuel d'agriculture départemental », et ce grâce notamment à l'embauche d'un permanent cofinancé par le Département.

Une **lettre électronique d'information** au format PDF est également diffusée par courriel sur demande (voir ci-dessous).

La fédération organise par ailleurs des **voyages d'études thématiques**, tel un voyage au Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire de Pologne, en 2009 (cf. pp. 6-7).

Un correspondant assurera la liaison avec notre fédération et la possibilité d'une libre adhésion directe à l'AFMA est bien sûr maintenue tant pour les associations que pour les adhérents individuels.

Bienvenue donc à cette nouvelle structure « FDMA44 » présidée par Paul Robert, actuel président de l'Écomusée rural du pays nantais à Vigneux La Paquelais, et dont René Bourrigaud a été élu Secrétaire.

Pierre Del Porto



Fédération des musées d'agriculture et du patrimoine rural de Loire-Atlantique
à l'Écomusée rural du pays nantais
81, rue Anne de Bretagne
Vigneux La Paquelais
44360 Vigneux de Bretagne

Demande d'inscription à la Lettre de la FDMA44 : rene@bourrigaud.fr

Battage de blé noir à l'Écomusée rural du pays nantais, nouveau siège de la FDMA44.

Notes Internationales

COOPÉRATION POUR LA CRÉATION D'UN MUSÉE NATIONAL D'AGRICULTURE EN ALGÉRIE

L'UNIVERSITÉ DE LA WILAYA DE SIDI BEL ABBÈS gère une exploitation agricole de 80 ha – polyculture et élevage – dans le cadre de l'ancienne École Régionale d'Agriculture française, où se trouve également le siège du Rectorat. Elle assure la formation d'ingénieurs agricoles. Elle comprend également un musée d'agriculture, installé dans les locaux d'une ancienne cave viticole. **Ses dirigeants ont engagé des démarches avec l'AFMA** pour développer un programme de coopération pour la rénovation du musée et de son concept, avec pour **objectif la création du « Musée national algérien d'agriculture »**. Plusieurs missions réciproques sont prévues dès cet été.

RENCONTRES DE BOUVIERS EN ALLEMAGNE ET ALSACE

L'année 2009 fut riche en rencontres entre bouviers dans le cadre des musées. Tout d'abord, il y a eu **la réunion annuelle du Groupe de Travail pour l'Attelage des Bœufs** (1) qui regroupe maintenant des participants germanophones d'Allemagne, de Suisse et de Pologne. Cette réunion s'est tenue au « **Parc Animalier** » à **Görlitz**, tout près de la frontière polonaise (2). Ce site est une merveille de diversité et de surprises, dont un village tibétain entier, animé par des fêtes et l'artisanat sous le signe de l'amitié germano-tibétaine. Les yaks du troupeau ne sont pas seulement attelés : on peut les monter, tout comme les dromadaires ! Les vaches de la race *Rotvieh* ou les chèvres de races locales sont aussi attelées pour des travaux ou le transport. La réunion était partagée entre séances de travail à l'extérieur et à l'intérieur, où la part belle était consacrée aux archives photographiques, aux fêtes actuelles et aux recherches sur de nouvelles techniques d'attelage bovin. Ensuite, de nombreux participants d'Allemagne, du Luxembourg et de Suisse ont assisté à **la rencontre « Bouviers d'Alsace et d'Ailleurs » au grand Ecomusée d'Alsace à Ungersheim** (3). Cette quatrième réunion a mis l'accent sur la continuité et sur des projets de renouveau orientés vers l'agriculture durable et le soutien des exploitants polyvalents. Disposant de champs et de la forêt avoisinante, les travaux pratiques sont faciles à l'Écomusée et de grands moments sont réservés aux démonstrations pour le public. Les séances de travail pour les bouviers, plus privées, donnent lieu à une réflexion qui va en s'approfondissant chaque année. Enfin, ces rencontres entre bouviers français et allemands ont donné lieu à **la toute première réunion exclusivement consacrée aux bovins au Musée de Plein Air de la Rhénanie à Kommern** (4), où une bonne douzaine d'attelages sont

venus participer durant tout un week-end. L'événement était jumelé à une rencontre d'éleveurs de vaches laitières : une exceptionnelle mise en valeur du travail de différents secteurs (lait, traction) d'une même filière. Kommern a une mission hautement scientifique et valorise les races régionales, y compris les chevaux et les chiens « vachers », réputés pour leur douceur avec les humains et leur comportement face aux troupeaux de bovins, qu'ils manient avec autant de témérité que de dextérité. Les animaux ont tous besoin d'un « passeport » pour voyager et la logistique d'accueil à l'Écomusée est impressionnante, gage de travaux en toute tranquillité. Le public a fait son choix parmi les vaches pour élire « Miss Kommern » et « Miss Rhénania » ! Le maître-bouvier de l'Écomusée d'Alsace, Philippe Kuhlmann, et ses bovins ont fait l'unanimité : spectateurs comme bouviers s'attroupaient pour écouter ses conseils et il fait, littéralement, le pont entre les deux pays, ayant déjà formé plusieurs enthousiastes Allemands à l'attelage.

(1) www.zugrinder.de

(2) www.tierpark-goerlitz.de

(3) www.musees-mulhouse.fr/ecomusee-d-alsace-a-ungersheim-/collections.html

(4) www.kommern.lvr.de

RÉUNION DE LA SOCIETY FOR FOLK LIFE STUDIES AU ROYAUME UNI

Vieille amie de l'AFMA, la **Society for Folk Life Studies** (1) a tenu en octobre sa **réunion annuelle** dans l'Île de Man. Le **Manx Museum** (2) a accueilli les participants autour du thème « **Les musées, le patrimoine naturel et le tourisme** ». Des interventions pointues ont permis une meilleure connaissance du site et des visites approfondies ont été organisées : visite du musée de plein air à Cregneash, de la fameuse « Laxey Wheel » (la roue hydraulique opérationnelle la plus grande du monde) et de hauts-lieux naturels. La SFLS est un partenaire privilégié pour l'AFMA et espère accueillir des participants français à sa **prochaine réunion, du 16 au 19 septembre 2010, au Musée de Plein Air « Weald and Downland » dans le Sussex**, un des plus grands musées indépendants de l'Europe et un « leader » mondial en matière de formations aux métiers du patrimoine (3).

(1) www.folkifestudies.org.uk

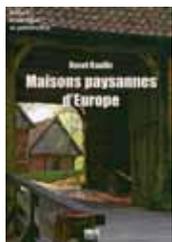
(2) www.gov.im/mnh/heritage/museums/manxMuseum.xml

(3) www.wealddown.co.uk

Cozette Griffin-Kremer et Pierre Del Porto

Nous avons lu pour vous...

MAISONS PAYSANNES D'EUROPE



« L'HABITATION est sans doute un des traits les plus précieux pour l'étude historique des peuples » écrivait André Leroi-Gourhan. Nombre de ceux qui se sont intéressés à la vie du peuple des campagnes ont partagé cette vision et se sont penchés sur l'habitat paysan. Henri Raulin est l'un d'eux qui a consacré plusieurs dizaines d'années de sa vie de chercheur à l'élaboration du *Corpus d'Architecture Rurale Française* qui compte vingt-trois volumes publiés. Ces recherches l'ont conduit à s'interroger sur les raisons de la grande diversité des formes d'habitat rural observées et à nourrir sa réflexion en regardant l'architecture rurale à l'échelle de l'Europe. Une façon de nous dire qu'il faut penser l'habitat rural à l'échelle du continent et que cette architecture aux formes si diverses est marquée non seulement par les ressources naturelles, mais aussi par l'histoire des unités politiques du passé, par les conditions sociales et par les modes familiaux d'habitation.

Dans une première partie, l'auteur s'intéresse aux matériaux, aux techniques de construction et à leur répartition en Europe. De nombreuses cartes et photographies illustrent avec pertinence ce propos. Une deuxième partie présente

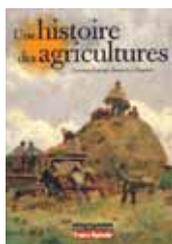
des groupements régionaux spécifiques, les maisons de l'Europe occidentale et leur type d'organisation, les maisons de l'Europe du Sud-Est, maisons paysannes des Balkans marquées par l'influence ottomane... Sont aussi évoqués les petits bâtiments annexes, greniers, séchoirs, colombiers, moulins, ponts, chapelles... et leur grande diversité. Une troisième partie traite des usages et de la symbolique, manières d'habiter, protections de la maison, couleurs, modes architecturales et du lien entre architecture populaire et cultures nationales. L'ouvrage se termine de façon très heureuse par un guide des Musées de Plein Air d'Europe, un appel à la découverte.

Entre autres vertus ce livre a celle de permettre de resituer l'architecture rurale française dans un ensemble plus large et, par là, de montrer comment elle participe d'une histoire architecturale européenne. La réflexion sur les matériaux et les techniques devrait particulièrement retenir l'attention des musées qui s'intéressent aux outils et aux savoir-faire du bâti, ainsi qu'à ceux qui sont installés dans des locaux anciens, représentatifs de l'architecture rurale française.

Georges Carantino

Henri RAULIN
Maisons paysannes d'Europe
Éditions Ibis Press, 2009, 240 p., 32 €

UNE HISTOIRE DES AGRICULTURES



RARES SONT LES OUVRAGES simples et accessibles présentant un tableau de l'évolution des agricultures, de leurs techniques, des organisations sociales qui leur sont liées, qui puissent donner des repères à ceux qui aborderaient pour la première fois ces thèmes : étudiants, visiteurs de nos musées... Aussi nous faut-il saluer la parution d'un petit ouvrage sans prétention qui se veut pédagogique, un manuel qui brosse une fresque de l'évolution des agricultures de l'Europe depuis les origines. Sans apporter d'analyses nouvelles, il présente l'état actuel d'une réflexion, regroupant des données qu'il faudrait aller chercher dans de multiples d'ouvrages.

Sa présentation est chronologique, insistant sur le lien à la démographie, sur l'occupation de l'espace, sur les rapports entre forêts, espaces de pâture et espaces labourés. Sont ainsi présentés : la révolution agricole

néolithique, la domestication des espèces, les systèmes agraires post-forestiers, la révolution agricole de l'Antiquité puis celle du Moyen Âge. Puis sont expliqués la crise et l'abandon des systèmes à jachères dans les régions tempérées et la première révolution agricole des Temps Modernes. Sont ensuite exposées la mécanisation de la culture à traction animale puis la motorisation, la sélection du vivant et la chimisation qui dessinent la seconde révolution agricole des Temps modernes, celle du XX^e siècle. Soit un vaste panorama qui donne une bonne épaisseur historique à l'agriculture de notre temps et aux collections des musées et des idées pour alimenter une réflexion muséographique.

Georges Carantino

Christian FERAULT et Denis LE CHATELIER
Une histoire des agricultures
Éditions France Agricole, 2009, 164 p., 19,90 €

LES LABOURS DANS L'AGRICULTURE TRADITIONNELLE BRESSANE

CE PETIT LIVRE, fruit des recherches de Jean Rubin, ingénieur agronome, et de Pierre Ponsot, Professeur émérite et historien, retrace l'histoire des labours en billons en Bresse, une des dernières régions à avoir pratiqué à grande échelle ce mode de culture en France.

Les auteurs relèvent à juste titre que « les vieux auteurs ont dédaigné la description des pratiques culturelles, singulièrement le labourage... ». Ce n'est pas tout à fait vrai : il y a de remarquables exceptions. Mais il faut bien admettre que ces exceptions sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. Et comme les derniers témoins du labourage avec des bœufs ou des chevaux sont aujourd'hui octogénaires, le temps presse. Les auteurs (dont l'un, Jean Rubin, est décédé avant la parution du livre) appartiennent à cette dernière génération qu'ils ont interrogée avec d'autant plus de pertinence. Leur petit livre est un modèle. Il faut leur souhaiter beaucoup d'imitateurs.

François Sigaut

Vous pouvez commander cet ouvrage par voie postale à :

Jacques Guillemin, Président des Amis de l'Instruction et de l'Agriculture
81, chemin de la Vallière
71580 SAGY.

Prix public : 14 € + 3 € de frais de port par ouvrage.
Règlement par chèque à l'ordre de : « Amis de l'Instruction et de l'Agriculture de Sagy - CCP Dijon 41 63 08 X ».

Jean RUBIN et Pierre PONSOT

Les labours dans l'agriculture traditionnelle bressane
Édition de la Société des Amis de l'Instruction et de l'Agriculture de Sagy et Saint-Martin-du-Mont,
2009, 93 p., 14 €



Bon de commande - Service librairie de l'AFMA

ou photocopie, à retourner à l'AFMA - 6, avenue de Mahatma Gandhi - 75116 Paris

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage :
La Vie Agricole et Pastorale dans le Monde. Techniques et outils traditionnels. De Mariel J.-Brunhes Delamarre, Éditions Glénat. Prix public : 32 €. Prix adhérent : 26 €

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage :
Actes des journées d'études du groupe thématique « La forêt comme élément du patrimoine ». Prix : 5 € l'unité.

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage :
Meules à grains. Actes du colloque international de la Ferté-sous-Jouarre, mai 2002. Éditions IBIS Press - Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme. Prix : 34 €

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage :
Plantes et moulins à l'huile hier et demain. Actes du colloque de Forcalquier, 1994, sous la direction de F. Sigaut, Ph. Marinval et Marceau Gast. Éditions A.I.T.A.E. Toulouse. Prix : 25 €

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage :
Les bœufs au travail - volume 1. Journée d'étude de la société d'Ethnozootecnie organisée conjointement avec l'Association Française des Musées d'Agriculture et du Patrimoine Rural. 17 octobre 1997. Sous la direction de F. Sigaut, J.-M. Duplan, Nicole Bochet. Prix : 15 €

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage :
Les bœufs au travail - volume 2. Actes du colloque Festival Animalier International de Rambouillet (FAIR) 26 septembre 1998. Atenor imprimerie - Prix : 15 €

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage :
Le Guide du Patrimoine Rural en France. Sous la direction de Claude Royer, avec la collaboration d'Éric Dutocq. Ouvrage publié avec le concours du ministère de l'Agriculture et du ministère de la Culture. Éditions La Renaissance du Livre. Prix public : 22 €. Prix adhérent : 14 €

N.B : les frais de port (France) sont inclus dans les prix indiqués ci-dessus. Etranger : nous consulter.

Nom :
Prénom :
Organisme représenté :
Adresse :
.....
Tél. :
Courriel :

Règlement d'un montant de euros
 Par chèque bancaire
 Par mandat administratif
 Par virement (voir modalités page suivante)
 Je souhaite recevoir une facture acquittée
Date et signature :

À vos agendas !

NOUVEAUX ESPACES D'EXPOSITION PERMANENTE

Actuellement et jusqu'au 30 septembre 2010

Ouverture estivale de la Maison de l'eau, Moulin de Montjay, à Ménestreuil. Dans un moulin en état de fonctionnement, tel qu'en 1950, avec toutes ses machines, son matériel, ses dépendances, la Maison de l'eau propose une exposition sur les milieux aquatiques d'eau douce, les métiers liés à l'eau (meuniers, puisatiers, lavandières, pisciculteurs, pêcheurs...), l'histoire des moulins de Bresse, leur rôle dans la vie locale...

71 - Saône-et-Loire - Écomusée de la Bresse bourguignonne et Établissement Public Territorial de Bassin Saône et Doubs
www.ecomusee-de-la-bresse.com - 03 85 76 27 16 - ecomusee.de.la.bresse@wanadoo.fr

À partir de juillet 2010

Ouverture du Domaine des Rues, à Chenillé-Changé. Ferme du XIX^e siècle, berceau de la race bovine Maine Anjou, récemment rénovée et aménagée en espace pédagogique avec présentation in vivo des races locales équines, porcines, ovines, bovines et avicoles, sentier d'interprétation...

49 - Maine-et-Loire - Domaine des Rues
www.domainedesrues.com - 02 41 41 08 41 - info@domainedesrues.com

À partir de juillet 2010

Ouverture de la Maison de la Salers, à Saint-Bonnet de Salers. Dans une grange du XVII^e siècle réaménagée, parcours pédagogique sur la race de Salers et le Pays de Salers, les filières, les produits et les traditions agricoles régionales.

15 - Cantal - Maison de la Salers
<http://www.maisondelasalers.fr> - 04 71 40 58 08 - lvalenza@maisondelasalers.fr

EXPOSITIONS TEMPORAIRES

Actuellement et jusqu'au 29 août 2010

« Faits divers au jardin », à Saint-Cyr-sur-Morin, Musée des Pays de Seine-et-Marne. La biodiversité dans nos jardins. Exposition poétique ponctuée d'objets, de cabanes de jardins, de contes... Tous les premiers dimanches, du mois animations pour les familles accompagnées d'enfants à partir de 2 ans : jeux et expériences sensorielles (réservation obligatoire).

77 - Seine-et-Marne - Musée des Pays de Seine-et-Marne
www.seine-et-marne.fr rubrique Loisirs - 01 60 24 46 00

Actuellement et jusqu'au 19 septembre 2010

« Visages de Provence », à Saint-Rémy-de-Provence. Photographies de Frédéric George (1868-1933) : portraits, activités taurines, transports, scènes de repas. Des stéréoscopes permettent aux visiteurs d'expérimenter la vision en relief de photographies.

13 - Bouches-du-Rhône - Musée des Alpilles
www.ateliermuseal.net - 04 90 92 68 24 - museedesalpilles@mairie-saintremydeprovence.fr

Actuellement et jusqu'au 26 septembre 2010

« Jean-Claude et Marinette racontent encore... », à Pierre-de-Bresse, Château départemental. Le quotidien de deux enfants bressans au début du XX^e siècle, découvrant l'école, le cirque... Deuxième exposition de préfiguration de la future « Galerie de l'enfance et de la jeunesse » de l'Écomusée de la Bresse bourguignonne.

71 - Saône-et-Loire - Écomusée de la Bresse bourguignonne
www.ecomusee-de-la-bresse.com - 03 85 76 27 16 - ecomusee.de.la.bresse@wanadoo.fr

Actuellement et jusqu'au 26 septembre 2010

Photographies de René Auger « Bois, pierre, eau », à Pierre-de-Bresse, Château départemental. Macrographiques (zooms) des éléments de la nature, accompagnées de textes poétiques.

71 - Saône-et-Loire - Écomusée de la Bresse bourguignonne
www.ecomusee-de-la-bresse.com - 03 85 76 27 16 - ecomusee.de.la.bresse@wanadoo.fr



Bulletin d'adhésion à l'AFMA - Année 2010

ou photocopie, à retourner à l'AFMA - 6, avenue de Mahatma Gandhi - 75116 Paris

Lors de son adhésion, chaque nouveau membre reçoit les numéros d'AgriMUSE de l'année en cours et peut acquérir les publications de l'AFMA au prix préférentiel réservé aux adhérents.

Nom :

Prénom :

Organisme représenté :

Adresse :

.....

Tél. :

Courriel :

- Je désire adhérer à la Fédération des Musées d'Agriculture et du Patrimoine Rural
 Je suis déjà adhérent à l'AFMA et je souhaite régler ma cotisation pour l'année 2010

- Comme membre individuel : 30 €
 Comme membre institutionnel ou collectif : 60€
 Comme membre bienfaiteur : 150€

Paiement d'un montant de euros :

- Par chèque bancaire ci-joint, à l'ordre de l'AFMA.
 Par mandat administratif ci-joint.
 Par virement. Le virement doit être fait sur le compte de l'AFMA (merci de faire apparaître votre nom dans le libellé du virement). Titulaire du compte : Fédération des Musées d'Agriculture et du Patrimoine rural. Domiciliation : CRCA Neuilly sur Seine. Code banque : 18206. Code guichet : 00251. N° de compte : 25190154001. Clé Rib : 82.

Je souhaite recevoir une facture acquittée

Date et signature :

Actuellement et jusqu'au 30 septembre 2010

« **De pain et de soupe, les mangiers d'ici** », à Castellane, **Musée du Moyen Verdon**. Aliments et recettes, manières de table, rythmes alimentaires et travail aux champs, fêtes et jeûnes, du territoire au XIX^e siècle, sont au cœur d'une muséographie reconstituant également une cuisine avec son pétrin, son « potager », ses ustensiles...

04 – Alpes-de-Haute-Provence – Association Petra Castellana
Élodie Drago : 04 92 83 19 23, petrastellana@free.fr

Actuellement et jusqu'au 10 octobre 2010

« **Récoltes pour l'État** », à Szreniawa (Pologne), **Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire**. Affiches pour la production agricole, pendant les années 1950, dans dix pays de l'ancien bloc de l'Est.

Pologne – Musée national de l'agriculture et de l'industrie agroalimentaire
www.muzeum-szreniawa.pl – Urszula Siekacz : ulasiekacz@wp.pl – Hanna Ignatowicz : h.ignatowicz@szreniawa.internetdsl.pl

Actuellement et jusqu'au 31 octobre 2010

« **Bzzz ! l'expo** », à Sains-du-Nord, **Maison du bocage**. Le monde des abeilles : fabrication du miel, travail de l'apiculteur, questions environnementales... Visites guidées à 15h et 17h tous les premiers dimanches du mois. Du 1er juillet au 31 août : parcours ludique de 3 000 m², « Le labyrinthe des abeilles », installé dans le verger.

59 – Nord – Écomusée de l'Avesnois
www.ecomusee-avesnois.fr et <http://ecomusee.canalblog.com> – 03 27 60 66 11 – contact@ecomusee-avesnois.fr

Actuellement et jusqu'au 23 décembre 2010

« **Jours de fête en Provence** », à Marseille, **ABD Gaston Defferre (Archives et Bibliothèque départementales)**. À partir des archives d'une enquête lancée en 1820 et d'une collecte ethnographique d'objets réalisés à sa suite, l'exposition éclaire les pratiques festives provençales du XIX^e au XXI^e siècle, en quatre parties : un préfet statisticien et des maires ethnographes ; temps et lieux de la fête ; organisation et modes d'expression de la fête ; permanences, inventions et renouveaux festifs. Visites commentées régulières (gratuites le samedi à 15h, sauf en août).

13 – Bouches-du-Rhône – Museon Arlaten et Archives départementales
www.archives13.fr rubrique Programmation – ABD Gaston Defferre : 04 91 08 61 00

Du 14 juillet au 31 décembre

« **Sur les chemins de l'école, 1870-1970** », à Saint-Cyr-la-Rosière **Ecomusée du Perche**. Retracer l'évolution de l'école dans les campagnes du Perche, à travers les lois et les grands hommes, l'architecture des écoles, la pédagogie, l'ergonomie des classes, le vécu des élèves et des instituteurs (films)...

61 – Orne – Écomusée du Perche
www.ecomuseeduperche.fr – Florence Chaligné : 02 33 73 48 06, documentation@ecomuseeduperche.fr

FÊTES

11 juillet 2010

« **Dailhade de Ferrère** ». Compétition de fauchage et animations.
65 – Hautes-Pyrénées – Comité des fêtes de la Commune de Ferrère
Mairie de Ferrère : 05 62 39 23 65. Cf. *Agrimuse* p. 29.

14 juillet 2010, de 10h à 18h30

« **Fête de l'agriculture** » : **paroles d'agriculteurs**, à Saint-Cyr-la-Rosière **Ecomusée du Perche**. Les bovins, avec leurs nombreuses races, sont à l'honneur cette année. Table-ronde « Paroles d'agriculteurs ». Présentation d'animaux et d'engins agricoles, démonstrations, animations pour les enfants, expositions, marché artisanal...

61 – Orne – Écomusée du Perche
www.ecomuseeduperche.fr – Évelyne Morin : administration@ecomuseeduperche.fr, 02 33 73 48 06

15 août 2010, 10h-18h30

« **Fête du cheval percheron** » : **chevaux des bois, percherons débardeurs**, à Saint-Cyr-la-Rosière **Ecomusée du Perche**. L'accent sera mis sur l'avenir du cheval percheron dans le domaine du débardage, avec la présentation de matériels agricoles et hippomobiles. Présentation d'étalons, démonstrations d'un « chuchoteur », expositions, marché artisanal...

61 – Orne – Écomusée du Perche
www.ecomuseeduperche.fr – Évelyne Morin : administration@ecomuseeduperche.fr, 02 33 73 48 06

5 septembre 2010, 10h-18h

« **Fête de l'abeille** », à Saint-Cyr-la-Rosière **Ecomusée du Perche**. Extraction de miel, cuisine au miel, exposition, ateliers pour les enfants... Conférences : « Abeilles : les raisons, l'ampleur et l'impact d'un déclin annoncé », « La propolis : de l'abeille à l'homme », « Le miel, pouvoir bactériologique et cicatrisant ».

61 – Orne – Écomusée du Perche
www.ecomuseeduperche.fr – Évelyne Morin : administration@ecomuseeduperche.fr, 02 33 73 48 06

CONFÉRENCES, VISITES, ATELIERS

2 juillet 2010

Cinéma en plein air : « **Jour de fête** », à Marseille, **jardin des ABD Gaston Defferre**. Une fiction de Jacques Tati réalisée en 1949. Un petit village prépare sa fête annuelle...

13 – Bouches-du-Rhône – Museon Arlaten et Archives départementales
www.archives13.fr rubrique Programmation – ABD Gaston Defferre : 04 91 08 61 00

3 juillet 2010

Ethno' balade : « **La Saint-Eloi** », à Allanche. En parallèle aux fêtes de la Saint-Jean et de la Saint-Eloi, qui se perpétuent depuis le XVIII^e siècle, balade et visite des écuries et de la sellerie où sont entreposés des harnachements de parade.

13 – Bouches-du-Rhône – Museon Arlaten et Archives départementales
www.archives13.fr rubrique Programmation – ABD Gaston Defferre : 04 91 08 61 00

21 juillet et 4 août 2010, à 14h30

Ateliers : « **Autour de la ruche** », à Sains-du-Nord, **Maison du bocage**. Confectionner du pain d'épices, des bougies en cire d'abeille...

59 – Nord – Écomusée de l'Avesnois
www.ecomusee-avesnois.fr et <http://ecomusee.canalblog.com> – 03 27 60 66 11 – contact@ecomusee-avesnois.fr

6, 7 et 8 août 2010, de 10h à 19h

Animations diverses : « **Plein Sud** », à Sains-du-Nord, **Maison du bocage**. Balades dans le bocage, tournois dans le « Labyrinthe des abeilles », animations autour du monde des abeilles.

59 – Nord – Écomusée de l'Avesnois
www.ecomusee-avesnois.fr et <http://ecomusee.canalblog.com> – 03 27 60 66 11 – contact@ecomusee-avesnois.fr

COLLOQUES, JOURNÉES D'ÉTUDE

Du 1^{er} au 4 septembre 2010

Voyage d'étude annuel de la Société d'Ethnozootechnie/AFMA, en Ariège. Visites d'exploitations, d'estives et races locales, pluriespèces.
09 – Ariège – Société d'Ethnozootechnie et AFMA
Pierre Del Porto : pierre.delporto@gmail.com

Du 13 au 16 septembre 2010

« **Rencontre internationale sur l'histoire de l'agriculture** », à **l'Université de Sussex (Angleterre)**.
Angleterre – Rural History Colloquium 2010
www.ruralhistory2010.org/index.html

30 septembre, 1^{er} et 2 octobre 2010

Colloque « Industrie et monde rural en France de l'Antiquité au XXI^e siècle », à Limoges et à Saint-Léonard-de-Noblat.
87 – Haute-Vienne – Université de Limoges, Histoire & Sociétés rurales, Rencontre des Historiens du Limousin.
<http://www.flsh.unilim.fr/recherche> rubrique CERHILIM sous-rubrique Manifestations scientifiques – Bernard Bodinier : bodinier.bernard@wanadoo.fr



Année de la biodiversité 2010

www.biodiversite2010.fr

L'AFMA au service des musées.
Envoyez-nous votre agenda culturel !

Encore plus d'informations sur www.afma.asso.fr

